# Matérialisme dialectique et psychanalyse

dans la crise sexuelle

# Wilhelm Reich

### Avertissement

"Idéaliste quant à la méthode, la psychanalyse rejoint la famille des idéologies fondées sur l'irrationnel, jusques et y compris l'idéologie nazie. Hitler ne faisait pas autre chose en cultivant les mythes de la race et du sang, forme nazie de l'irrationnel des instincts." 1

Le marxisme s'est trouvé confronté en Allemagne, après la première guerre mondiale à des problèmes qui l'ont mis à rude épreuve et qui ne sont pas étrangers à la diversité et à la richesse, mais aussi au désarroi et aux errements du mouvement allemand.

Pourquoi la faillite de la socialdémocratie, pourquoi l'échec de la révolution allemande, pourquoi la force du l'ascisme? Telles étaient les questions dont les réponses, sanctionnées dans des pratiques politiques déterminées, allaient engager l'avenir du mouvement révolutionnaire. Or l'analyse marxiste "officielle", celle qui par le biais de l'Internationale et du P.C.A., s'est imposée, tenait, au-delà des nuances, en quelques propositions bien simples: les masses étaient révolutionnaires, mais elles ont été trahies par la socialdémocratie puis trompées par le fascisme.<sup>2</sup>

Il n'est pas utile de démontrer pourquoi ces réponses sont une impasse : la vie a tranché. Le point stratégique de cette impasse théorique et politique tient dans la méconnaissance de la réalité spécifique de l'idéologique : la formation sociale n'étant pas conçue comme une structure complexe à dominante, l'idéologique comme élément de la "superstructure" n'est pas saisi comme instance ayant une relative autonomie, une structure et une dynamique propres, d'où les notions de "reflet", d' "expression" pour penser le rapport de la "superstructure" à l' "infrastructure" 3. Dès lors, l'analyse de l'idéologique consiste à mettre directement en rapport par équivalence certaines données empiriques avec certains éléments ou segments idéologiques 4; ainsi, on dira par exemple que la religion, c'est l'opium du peuple, que le fascisme, c'est l'idéologie du grand capital ou que la psychanalyse, c'est le produit de la dégénérescence de la bourgeoisie — c'est-à-dire que l'on réduit une idéologie à la fonction sociale, politique qu'elle remplit dans une formation sociale. L'expérience a montré — le coût fut élevé — que de cette conception on était incapable de produire une pratique politique juste dans le champ de l'idéologie.

Tel est le premier élément de la conjoncture théorique et politique des textes que nous publions ici. Il convient toujours, à notre avis, de les situer dans cette perspective d'une lutte contre une déviation mécaniste et économiste du marxisme. Le second élément de cette conjoncture, c'est l'apparition de la psychanalyse. On comprend facilement qu'un "certain marxisme" ait porté ses inclinations plus vers la psychologie expérimentale que vers une théorie dont l'objet semblait bien peu "réel". Reich fut un des

premiers marxistes à apercevoir que la théorie psychanalytique, articulée au matérialisme dialectique, était susceptible de donner au marxisme les moyens de sortir de l'impasse : si l'idéologie n'est pas pur discours, illusion nue, reflet sans consistance, il faut bien y répérer la combinaison d'éléments matériels, réels et imaginaires, selon des lois pour lesquelles la théorie psychanalytique est susceptible de nous donner certaines clefs, s'il est vrai que l'idéologie s'instaure, en dehors de toute référence à un sujet singulier, dans un rapport — qui reste à déterminer — au fantasme et au désir. <sup>5</sup>. Telle est une des tâches théoriques capitales définie par *Reich* il y a quarante ans déjà.

Il serait facile aujourd'hui de montrer comment dans le domaine même des concepts psychanalytiques fondamentaux, Reich s'éloigne de la théorie freudienne : l'aplatissement du désir sur le plan du besoin, la réduction du conflit psychique au conflit originaire : moi-monde extérieur, la conception de la pulsion comme une "forme vide" qui reçoit son contenu de l'extérieur (société), son évolution vers le mythe d'une analyse "totale" (biologique, physiologique, sociologique) — ce n'est pas le moindre intérêt des textes présentés ici que de permettre de repérer au plus près les fondements épistémologiques des premières œuvres de Reich.

Mais ne prenons pas prétexte des résultats "déviationnistes" de l'entreprise pour juger d'emblée irrecevable la position même du problème dont on sait de plus en plus qu'il n'est pas que "théorique".

En posant dans l'idéologie un double rapport (réel et imaginaire) Althusser (Pour Marx, p. 240) permet de penser l'idéologie comme une formation active.

Sur le lieu de l'articulation de la théorie psychanalytique au matérialisme dialectique, cf. Michel Tort, in L'Arc, n° 34 : "Freud et la philosophie".

(6) Les notes de l'édition de 1934 de l'article "Matérialisme dialectique et psychanalyse" marquent nettement cette évolution.

<sup>(1)</sup> Lettres Françaises, 1951, cité par Moscovici in La psychanalyse, son image, son public, p. 579.

<sup>(2)</sup> On retrouve les échos de cette analyse dans le livre de Badia qui fait appel en dernier recours à la force de persuasion de Hitler et au "grand viol des foules" par la propagande nazie. Cf. le dernier chapitre du 1er tome de Histoire de l'Allemagne Contemporaine, Editions Sociales.

<sup>(3)</sup> Cf. par exemple les apories de Lefèvre et Guterman (La Conscience Mystifiée, 1936, Gallimard, p. 255 et suivantes.

<sup>(4) &</sup>quot;Toute pensée non-mathématique qui a besoin du signe égal est suspecte d'idéologie", Althusser, Séminaire sur l'Idéologie Allemande, 1967, inédit.

<sup>(5) &</sup>quot;L'idéologie est l'expression du rapport des hommes à leur "monde", c'est-à-dire l'unité (surdéterminée) de leur rapport réel et de leur rapport imaginaire à leurs conditions d'existence réelles".

<sup>-</sup> Matérialisme dialectique et psychanalyse (Dialektischer Materialismus und Psychoanalyse) a été publié la première fois en 1929 dans Unter dem Banner des Marxismus puis en 1934 in Verlag für Sexualpolitik, Copenhague - ; les notes de l'édition de 1934 sont précédées de : [1934].

<sup>—</sup> Pour l'application de la psychanalyse à la recherche historique [Zur Anwendung der Psychoanalyse in der Geschichtsforschung] est paru la première fois en 1934 dans la revue : Zeitschrift für Politische Psychologie und Sexualökonomie.

<sup>-</sup> Psychologie de masse du fascisme. [Massenpsychologie des Faschismus] est paru en 1933.

# MATÉRIALISME DIALECTIQUE ET PSYCHANALYSE

#### 1. AVANT-PROPOS

Existe-t-il des liens quelconques entre la psychanalyse de Freud et le matérialisme dialectique de Marx et d'Engels? Répondre à cette question, dégager ces liens s'ils existent, voilà le but que nous nous assignons. Notre réponse permettra également de dire s'il est possible d'ouvrir la discussion sur les rapports de la psychanalyse avec la révolution prolétarienne et la lutte de classe

Les quelques contributions au sujet "psychanalyse et socialisme", que l'on trouve jusqu'à présent dans la littérature, pêchent en ceci que la discussion soit du côté du marxisme soit du côté de la psychanalyse manque de l'orientation adéquate. Du côté marxiste la critique de l'application de connaissances psychanalytiques à la théorie sociale était en partie justifiée. Les quelques contributions de psychanalystes à ce sujet manquaient d'une orientation adéquate dans les questions fondamentales du matérialisme dialectique et négligeaient en outre complètement la question centrale de la sociologie de *Marx*, la lutte des classes. Par là même elles n'étaient d'aucune utilité pour un sociologue marxiste, tout comme un essai sur les problèmes psychologiques n'est d'aucune signification pour le psychanalyste s'il ne tient pas compte des faits du développement sexuel infantile, du refoulement sexuel, de la vie psychique inconsciente et de la résistance sexuelle.

Le résultat le plus fâcheux dans ce genre est le travail de Kolnaï: "Psychanalyse et sociologie" — un auteur qui dans l'intervalle, sans avoir jamais été réellement analyste, a atterri chez Scheler après s'être officiellement détaché de la psychanalyse — malheureusement il ne l'a pas fait avant la rédaction de son pamphlet sur la sociologie parce que, a-t-il dit, elle ne correspondait plus à ses idées... Son travail déborde d'interprétations fausses, métaphysiques et idéalistes des faits découverts par la psychanalyse ; il n'entrera pas en ligne de compte ici pour notre discussion. Par erreur Jurinetz, qui prit le travail de Kolnaï comme point de départ d'une critique de la psychanalyse, l'a présenté comme "l'un des disciples les plus fervents de Freud" <sup>2</sup>

<sup>(1)</sup> Internationaler Psychoanalytischer Verlag, 1923.

<sup>(2) &</sup>quot;Psychanalyse et Marxisme", in Unter dem Banner des Marxismus, 1ère année, nº1.

Nous ne pouvons pas ici entrer dans le détail du travail de *Jurinetz*, mais pour éclaircir les choses au niveau des principes nous devons dès maintenant dire que le rejet qu'expriment les théoriciens marxistes dans leur critique de la psychanalyse est justifié sur deux points.

Dès qu'on abandonne le terrain propre de la psychanalyse, dès qu'on tente notamment d'appliquer cette dernière aux problèmes sociaux, on en fait immédiatement une Weltanschauung, une conception du monde ; elle prend alors figure de système psychologique, de système qui, contrairement au marxisme, préconise le règne de la raison et prétend améliorer l'existence sociale par une réglementation rationnelle des rapports humains et une éducation tendue vers la maîtrise consciente de la vie pulsionnelle. Ce rationalisme utopique — qui trahit d'ailleurs une conception individualiste du phénomène social — n'est ni original, ni révolutionnaire et dépasse en outre les attributions de la psychanalyse. Cette dernière, selon la définition même de son fondateur, est tout simplement une méthode psychologique qui, avec des moyens scientifiques, cherche à décrire et à expliquer la vie psychique considérée comme un domaine particulier de la nature. N'étant pas un système philosophique, (Weltanschauung) n'étant pas davantage capable d'en engendrer un, la psychanalyse ne saurait ni remplacer, ni compléter la conception matérialiste de l'histoire. Science naturelle, elle n'a rien de commun avec les conceptions historiques de Marx. <sup>3</sup>

Le véritable objet de la psychanalyse est la vie psychique de l'homme devenu être social. Elle ne s'intéresse au psychisme des masses que dans la mesure où y apparaissent les phénomènes individuels (problème du chef par exemple), dans la mesure où, par sa connaissance de l'individu, elle peut expliquer les manifestations de l'"âme des masses" telle que la peur, la panique, l'obéissance, etc. Mais il semble que le phénomène de la conscience de classe lui soit à peine accessible ; et des problèmes tels que le mouvement de masse, la politique, la grève, qui sont du ressort de la sociologie, échappent à la méthode psychanalytique. Elle ne peut donc pas se substituer à la sociologie, non plus que tirer d'elle-même une doctrine sociologique. Pourtant, elle peut jouer à l'égard de la sociologie le rôle de science auxiliaire, sous forme de psychologie sociale par exemple. La psychanalyse peut découvrir les motifs irrationnels qui poussent une nature de chef<sup>4</sup> à rallier le socialisme plutôt que le nationalisme, ou inversement ; elle peut également discerner l'influence des idéologies sociales sur le développement psychique de l'individu. <sup>5</sup> Les critiques marxistes ont donc raison quand ils reprochent à maints psychanalystes de vouloir expliquer ce qui, à l'aide de cette méthode, n'est pas explicable ; mais ils ont tort quand

<sup>[1934] (3)</sup> Cela ne signifie nullement qu'aucune conséquence sociale ne découle des connaissances analytiques. Toute science ayant son point de départ dans une prise de position pratique vis-à-vis des questions actuelles (Daseinsfragen) — ainsi la psychanalyse a eu comme départ la question de la compréhension et de la guérison des maladies psychiques —, des nécessités pratiques sont à la base de la recherche scientifique. Le scientifique peut produire un travail des plus fécond, sans accéder lui-même aux conséquences au niveau de la conception du monde. Mais généralement ses recherches en souffrent, quand sa conception du monde acquise par ailleurs vient en contradiction avec sa recherche. Si alors il empêche ceux dont l'activité est constituée par une praxis qui s'inscrit dans une conception du monde, de tirer de sa théorie les conséquences que lui-même a rejetées ou qu'il n'a pas vues, il rentre alors en conflit avec lui-même — destin qui n'a pas épargné les plus grands de nos chercheurs. C'est ainsi qu'il n'était pas du devoir de Freud en tant que scientifique de tirer de sa théorie les conséquences sociales : il reste réservé au sociologue dans la pratique de le faire. Que cette séparation entre recherche et conséquence soit une particularité de la science bourgeoise et qu'elle doive cesser dans le socialisme, cela va de soi.

<sup>(4)</sup> Voir E. KOHN: Lassalle, le chef, Editions psychanalytiques internationales, 1926.

ils identifient la méthode avec ceux qui l'appliquent et quand ils portent à son compte les erreurs commises par ces derniers.

Nous sommes ainsi amenés à établir une distinction nécessaire — mais qui n'apparaît pas toujours clairement dans la littérature marxiste – entre le marxisme comme sociologie, donc science, et le marxisme comme méthode d'investigation et comme pratique fondée sur une conception du monde 6. La sociologie marxiste est le résultat de l'application au domaine de l'être social de la méthode marxiste. En tant que science, la psychanalyse est l'égale de la sociologie marxiste : l'une traite des phénomènes psychiques, l'autre des phénomènes sociaux, et s'il leur arrive de se porter mutuellement assistance, c'est uniquement dans la mesure où le fait social doit être exploré dans le psychisme individuel, ou inversement le fait psychique dans l'être social. La sociologie ne saurait donc expliquer une névrose, un trouble de l'aptitude au travail ou de l'activité sexuelle. Mais il en va autrement s'il s'agit du matérialisme dialectique. Ici, deux éventualités seulement : ou bien la psychanalyse s'oppose au marxisme comme méthode - elle serait en ce cas idéaliste et antidialectique - ou bien il est possible de montrer que, dans son domaine propre, la psychanalyse a effectivement appliqué le matérialisme dialectique et développé des théories correspondantes - inconsciemment d'ailleurs, comme tant d'autres sciences naturelles. Du point de vue méthode logique, la psychanalyse ne peut que s'opposer au marxisme ou s'accorder avec lui. Dans le premier cas, c'est-à-dire si les résultats psychanalytiques ne sont pas dialectiques et matérialistes, le marxisme doit rejeter cette doctrine; mais dans le second cas, il sait avoir affaire à une science qui n'est pas en contradiction avec le socialisme.7

Deux objections ont été formulées par les marxistes contre la psychanalyse en tant que discipline ayant sa place dans le socialisme :

1. Elle serait un phénomène de décomposition de la bourgeoisie décadente. — Cette objection trahit une lacune dans la conception dialectique de la psychanalyse. La doctrine sociale marxiste n'a-t-elle pas été, elle aussi, un "phénomène de décomposition" de la bourgeoisie? Elle a été "phénomène de décomposition" en ce sens qu'elle n'aurait

<sup>[1934] (5)</sup> Les formulations ont été très vivement attaquées par des sociolognes psychanalytiques. Cf. à ce sujet mon article : "Pour l'application de la psychanalyse dans la recherch. historique" Zeitschrift für politische Psychologie und Sexualökonomik" n°1, 1934. Sur la question de l'application de connaissances psychanalytiques dans des questions concernant la conscience de classe, cf. le travail, issu de mon cercle, de Ernst Parell "qu'est-ce que la conscience de classe", Verlag für Sexualpolitik, 1934. [Ernst Parell est un des pseudonymes sous lequel W. Reich écrivait; N.D.T.].

<sup>(6)</sup> Naturellement, la méthode et la science ne sont pas pratiquement isolables l'une de l'autre ; elles s'interpénètrent. La distinction ne sert qu'à l'intelligence des notions.

<sup>[1934] (7)</sup> Dans ce cas il ne faudrait pas seulement la reconnaître mais la faire rentrer dans la construction de la conception du monde matérialiste dialectique. Ce qui ne resterait pas sans influence sur des idées et des théories qui ont eu cours jusqu'à présent. Marx et Engels ont toujours mis en avant l'idée que chaque découverte scientifique nouvelle modifierait et ferait progresser le matérialisme dialectique dans sa représentation du monde. Quand si souvent des marxistes bornés se dressent contre l'assimilation des sciences nouvelles, ils le font certes avec la conviction profonde de "maintenir la pureté" du marxisme, mais ils commettent la lourde faute de confondre la conception du monde et la méthode matérialistes-dialectiques avec la théorie marxiste des faits; celle-là est de beaucoup plus large, plus générale, plus constante que celle-ci, qui comme toute théorie des faits est sujette au changement. Une théorie de la petite-bourgeoisie, par exemple, établie en 1849, ne peut pas etre dans son entier valable pour la petite-bourgeoisie en 1934. Mais la méthode pour parvenir, hier comme aujourd'hui, à des résultats exacts sur la petite-bourgeoisie, est restée la même. La méthode d'investigation est toujours plus importante que la théorie spécifique.

jamais pu apparaître sans la contradiction entre les forces productives et les rapports de production capitalistes; mais elle a aussi été la reconnaissance et donc en même temps le germe idéologique du nouvel ordre économique qui se développait au sein de l'ancien. Nous reviendrons plus loin sur la position sociologique de la psychanalyse. Pour le moment, nous ferons appel au marxiste *Wittfogel* qui réfute cette objection mieux que nous n'aurions pu le faire 8:

Certains critiques marxistes – les "iconoclastes" – ne sont guère embarrassés pour porter un jugement sur la science actuelle. Voix et geste tranchants ils affirment : "Science bourgeoise!" et pour eux ces deux mots règlent toute la question. Une telle méthode (si l'on peut dire!) travaille avec l'instrument des barbares. De Marx et de sa pensée dialectique, elle n'a pris, hélas! que le nom. Le dialecticien sait qu'une culture n'est pas un tout uniforme comme un boisseau de petits pois. Il sait que tout ordre social possède ses contradictions et qu'en son sein grandissent les germes de nouvelles époques sociales. Par conséquent, le dialecticien ne considère pas comme valeurs inférieures et ne tient pas pour inutilisables dans la société future ce que les mains bourgeoises ont créé à l'époque de la bourgeoisie.

2. Elle serait une science idéaliste. — Un savoir un peu plus étendu aurait épargné ce jugement aux critiques; avec un peu d'objectivité, ils n'auraient pas oublié que, dans la société bourgeoise, toute science, si matérialiste soit-elle à la base, donne et doit donner lieu à des déformations idéalistes. Dans la formation de la théorie, où l'on s'éloigne nécessairement et si peu que ce soit de l'expérience, une déviation idéaliste se conçoit sans pour cela qu'on puisse préjuger la nature réelle de la science. Jurinetz s'est beaucoup dépensé en cherchant justement à souligner les déformations idéalistes en psychanalyse; certes il en est, de nombreuses mêmes; mais là n'est pas la question; sont en cause, en réalité, les éléments de la théorie, les conceptions fondamentales des phénomènes psychiques.

Très souvent, la psychanalyse se trouve évoquée dans la discussion des courants réformistes en politique. On tire argument de ce que la philosophie réformiste s'en rapporte volontiers à la psychanalyse — de Man, par exemple, a exploité de façon réactionnaire la psychanalyse contre le marxisme. Or j'affirme — et je peux ici me référer à des marxistes de gauche — qu'on peut quand on veut jouer du "marxisme" contre le marxisme de façon pareillement réactionnaire. Mais un critique connaissant réellement la psychanalyse n'aurait jamais eu l'idée d'établir, comme l'a fait Deborin 9, un lien quelconque entre la "psychanalyse" de de Man et la psychanalyse de Freud. On se demande ce que le socialisme sentimental de de Man peut avoir de commun avec la théorie de la libido, même lorsqu'il invoque la psychanalyse, qu'il n'a jamais comprise. Au dernier chapitre, j'essayerai de montrer qu'aux mains des réformistes, 10 la psychanalyse subit le même sort que le marxisme vivant : avilissement et liquéfaction.

Nous étudierons dans l'ordre:

- 1. La base matérialiste de la théorie psychanalytique ;
- 2. La dialectique dans la vie mentale;
- 3. La position sociale de la psychanalyse.

<sup>(8)</sup> WITTFOGEL: la Science dans la société bourgeoise, p. 18.

<sup>(9)</sup> DEBORIN : Une nouvelle campagne contre la marxisme, Unter dem Banner des Marxismus,  $2^{\text{eme}}$  année,  $n \circ 1 - 2$ .

<sup>[1934] (10)</sup> et de l'économisme.

# II. – LES CONNAISSANCES MATÉRIALISTES DE LA PSYCHANALYSE ET QUELQUES INTERPRÉTATIONS IDÉALISTES

Avant de montrer quel grand progrès la psychanalyse représente dans le sens matérialiste par rapport à la psychologie surtout idéaliste et formaliste qui l'a précédée, il convient d'écarter une fois pour toutes une conception "matérialiste" trompeuse de la vie psychique, conception encore fort répandue jusque dans les milieux marxistes. C'est le matérialisme mécaniste tel qu'il fut défendu par les matérialistes français du XVIIIe siècle et par Büchner et tel qu'il survit dans les conceptions du matérialisme vulgaire 11. D'après cette conception, les processus psychiques n'ont rien de matériel en eux-mêmes; le matérialisme conséquent ne doit trouver dans le mental que des phénomènes physiques exclusivement. Pour certains matérialistes, la seule notion de "psyché" apparaît comme une erreur idéaliste et dualiste, ce qui est à coup sûr une réaction extrême contre l'idéalisme platonicien qui se perpétue dans la philosophie bourgeoise. Ce n'est pas l'esprit qui est réel et matériel — affirment-ils — mais les données physiques qui lui correspondent, c'est-à-dire les données non pas subjectives, mais objectives, mesurables et pondérables. L'erreur mécaniste consiste à identifier avec le matériel ce qui est mesurable et pondérable, c'est-à-dire tangible.

Le principal défaut de toutes les théories matérialistes du passé, écrit Marx <sup>12</sup>, — y compris celle de Feuerbach — est que l'objet, la réalité, le monde sensible n'y sont saisis que sous la forme d'objet ou d'intuition et non en tant qu'activité humaine sensible, en tant que pratique, de façon subjective. C'est ce qui explique pourquoi le côté actif fut surtout développé par l'idéalisme en opposition au matérialisme, mais seulement abstraitement, car l'idéalisme ne connaît naturellement pas l'activité réelle, sensible, en tant que telle. Feuerbach veut des objets sensibles, réellement distincts des objets de la pensée, mais il ne considère pas l'activité humaine elle-même en tant qu'activité objective.

Pour Marx, la question de l'objectivité, donc de la réalité matérielle de l'activité psychique (" de la pensée humaine "), est une question purement scolastique quand on l'isole de la pratique. Mais :

La doctrine matérialiste, qui veut que les hommes soient des produits des circonstances et de l'éducation, que par conséquent des hommes transformés soient des produits d'autres circonstances et d'une éducation modifiée, oublie que ce sont précisément les hommes qui transforment les circonstances et que l'éducateur a lui-même besoin d'être éduqué. 13

Nulle part, Marx ne parle de nier la réalité matérielle de l'activité mentale. Mais si l'on reconnaît comme pratiquement matériels les phénomènes du psychisme humain, on est obligé de reconnaître également la possibilité théorique d'une psychologie matérialiste.

<sup>(11) &</sup>quot;Le matérialisme du siècle passé était en grande partie mécanique parce qu'à cette époque, de toutes les sciences naturelles, seule la mécanique... était arrivée à un certain résultat. La chimie n'existait encore que dans sa forme primitive, phlogistique. La biologie était encore dans les langes. L'organisme végétal et animal n'avait encore été étudié que grossièrement et n'était expliqué que par des causes purement mécaniques. Pour les matérialistes du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'homme était une machine, tout comme l'animal pour Descartes. Cette application exclusive de la mécanique à des phénomènes d'ordre chimique et organique, chez lesquels les lois mécaniques agissaient assurément aussi, mais étaient rejetées à l'arrière-plan par des lois d'ordre supérieur, constitue une étroitesse spécifique, mais inévitable à cette époque, du matérialisme français classique". (F. ENGELS, Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique.

<sup>(12)</sup> MARX, Thèses sur Feuerbach. En annexe à l'ouvrage de F. Engels, Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique.

<sup>(13)</sup> Ibid., p. 142.

même si elle n'explique pas cette activité mentale par des processus organiques. Ne pas admettre ce point de vue, c'est s'interdire de discuter en marxiste sur une méthode purement psychologique. Mais, en toute logique, il ne faudra pas davantage parler de conscience de classe, de volonté révolutionnaire, d'idéologie religieuse, etc.; on se contentera simplement d'attendre que la chimie ait fixé en formules tous les processus physiologiques correspondants ou que la réflexologie ait découvert les réflexes correspondants. Mais une psychologie de ce genre devant nécessairement rester figée dans un formalisme causal sans donner accès au contenu pratique des représentations et des sentiments, on ne parviendra nullement à une meilleure intelligence du plaisir, de la souffrance ou de la conscience de classe. Ces considérations tranchent la question : dans le cadre du marxisme, une psychologie apparaît indispensable qui analyse les phénomènes psychiques au moyen d'une méthode psychologique et non organique.

Certes, il ne suffira pas pour qualifier une psychologie de matérialiste qu'elle s'occupe de données matérielles de la vie mentale. Il faudra surtout qu'elle dise clairement si elle considère l'activité psychique comme une donnée métaphysique, c'est-à-dire située audelà de l'organique, ou comme une fonction seconde, se développant à partir de l'organique et liée à son existence. La D'après Engels, dans l'ouvrage déjà cité, l'idéalisme et le matérialisme se distinguent essentiellement l'un de l'autre en ce que le premier considère comme premier l' "esprit", le deuxième la matière (organique), la nature ; et Engels souligne qu'il n'emploie pas ces deux notions avec un autre sens. Dans Matérialisme et Empiriocriticisme 15, Lénine a pris pour objet de ses études critiques une deuxième différence, à savoir l'attitude observée envers la théorie de la connaissance : le monde est-il réel, existe-t-il en dehors et indépendamment de notre pensée (matérialisme) ou n'existe-t-il que dans notre esprit, comme représentation, sensation et perception (idéalisme)? Une troisième différence, liée aux précédentes, réside dans cette question : est-ce l'organique qui édifie le mental, ou inversement ?

Au lieu de donner une réponse générale à ces questions, qui se posent à la psychanalyse, nous commencerons par en présenter les théories fondamentales. Les faits sur lesquels la psychanalyse s'appuie sont-ils exacts ou faux, en juger ne peut jamais être l'objet d'une

<sup>[1934] (14)</sup> Cette formulation correspondait au savoir psychanalytique au moment où cet essai a été écrit. Depuis, les faits ont pu être saisis avec plus de précision : la psychanalyse a d'abord découvert des lois qui caractérisent la vie psychique comme telle, comme par exemple la projection. Que le psychique s'élabore sur la base de l'organique, Freud l'a toujours admis, sans pour autant déduire les lois psychiques des lois organiques. L'économie sexuelle qui doit saisir le procès sexuel dans toutes ses fonctions, psychiques aussi bien que physiologiques, biologiques aussi bien que sociales, si elle veut devenir une discipline scientifique correcte, doit découvrir la loi sexuelle fondamentale dans toutes ses fonctions; ainsi elle se voit placée devant le difficile problème de déduire les fonctions sexuelles psychiques des fonctions sexuelles biologiques. Dans cette tâche la méthode dialectique, qu'elle utilise consciemment, lui vient en aide. Sur le plan des principes voilà ce qu'il faut dire : le psychique a sans aucun doute son origine dans l'organique, il doit présenter les mêmes lois que celui-ci ; mais dans le même temps il s'oppose à l'organique comme son contraire et, dans cette fonction, il développe des lois qui lui sont propres. Seule la recherche de ces dernières peut être la tâche de la psychanalyse pour l'essentiel cette tâche a été réalisée. On peut s'attendre à ce que l'économie sexuelle puisse réussir à résoudre fondamentalement la question des relations entre les fonctions corporelles et psychiques ; la réussite dépend de circonstances encore incontrôlables. Cf. "La contradiction orginaire de la vie végétative" [der Úrgegensatz des vegetativen lebens], Ztsch. f. pol. Psych. u. Sexök., n°2-4, 1934.

<sup>(15)</sup> Lénine, Œuvres complètes, t. XIII.

critique méthodologique, mais d'une critique empirique. Parmi les marxistes, *Thalheimer* <sup>16</sup> a commis la faute de critiquer empiriquement la théorie psychanalytique et d'en contester les découvertes sans connaissance concrète suffisante, tandis que *Jurinetz* ne s'est livré qu'à une critique méthologique, sans posséder non plus évidemment une connaissance suffisante des faits analytiques. Nous ne chercherons pas à démontrer les théories psychanalytiques, un pareil début dépasserait d'emblée le cadre de ce travail et serait d'ailleurs stérile. Le lecteur trouvera des preuves dans son expérience empirique personnelle.

# 1. LA THÉORIE PSYCHANALYTIQUE DES PULSIONS

La théorie des pulsions constitue l'ossature de la doctrine psychanalytique ; l'élément le plus solide en est la théorie de la libido, celle de la dynamique de la pulsion sexuelle. 17

La pulsion est une "notion limite entre le psychique et le somatique". Par libido, Freud<sup>18</sup> entend l'énergie de la pulsion sexuelle. D'après lui, la source de la libido est un processus chimique encore mal connu qui se déroule dans l'organisme, notamment dans l'appareil sexuel et dans les zones dites "érogènes", c'est-à-dire dans des parties de l'organisme spécialement sensibles à l'excitation sexuelle et où se concentre cette dernière. 19 Sur ces sources de l'excitation sexuelle s'édifie la puissante superstructure des fonctions psychiques de la libido; cette superstructure reste liée à sa base, se modifie avec elle, aussi bien quantitativement que qualitativement — dans la puberté par exemple — et commence à s'éteindre avec elle - comme après la ménopause. Dans la conscience, la libido se reflète comme une poussée physique et psychique vers la satisfaction sexuelle, c'est-à-dire vers une détente agréable (lustvoll). Freud a exprimé l'espoir de voir un jour la psychanalyse placée sur son fondement organique; et l'idée du chimisme sexuel joue, à titre de représentation auxiliaire, un rôle important dans sa théorie de la libido; quoi qu'il en soit, la psychanalyse ne peut pas aborder méthodiquement les phénomènes organiques concrets : cette étude reste réservée à la physiologie. 20 La nature matérielle de la notion de libido élaborée par Freud apparaît très bien dans ce fait que sa théorie de la sexualité infantile a été depuis lors en-

<sup>[1934] (16) &</sup>quot;Dissolution de l'austromarxisme" [Auflösung des Austromarxismus], dans Unter dem Banner des Marxismus, année I, n°3.

<sup>[1934] (17)</sup> L'examen matérialiste-dialectique et la continuation dans la pratique clinique de la théorie des pulsions de *Freud* ont donné lieu à une conception de la dynamique sexuelle qui, à partir des conceptions primitives de *Freud*, a déjà conduit à des résultats quelque peu satisfaisants. (Cf. "Analyse du caractère", dernier chapitre, 1933).

<sup>(18)</sup> Trois essais sur la théorie sexuelle.

<sup>[1934] (19)</sup> En rapport avec les recherches de la physiologie organique moderne, de récentes observations cliniques ont modifié cette conception au profit d'une autre, à savoir qu'il s'agit de processus de charge et de décharge électrophysiologiques dans l'organisme. Cf. sur ce point : "L'orgasme comme décharge électrophysiologique", Z.f.p.P.u.S, 1934, et les passages qui se rapportent aux recherches de Fr. Krauş dans : "La contradiction originaire...". Ce qui est appelé le chimisme sexuel semble n'être qu'une fonction d'une énergétique organique plus générale. Sur cette question, l'essentiel est encore dans l'ombre.

<sup>(20)</sup> Cf. la révision de cette conception dans la note n°14.

tièrement confirmée par les physiologistes, qui ont découvert des processus évolutifs jusque dans l'appareil sexuel du nouveau-né.

Freud a fait table rase de la conception d'après laquelle la pulsion sexuelle "ne s'éveille qu'à la puberté"; il a montré que dès la naissance la libido passait par des stades déterminés de développement avant d'atteindre le stade de la sexualité génitale. Il a élargi la notion de sexualité en y incorporant toutes les fonctions du plaisir qui ne sont pas liées à la sphère génitale, mais qui sont indéniablement de nature sexuelle, comme l'érotisme oral, anal, etc. Les formes infantiles "prégénitales" de l'activité sexuelle se subordonnent plus tard au primat du génital, à la suprématie de l'appareil sexuel proprement dit.

Chacune des phases du développement de la libido — nous reviendrons plus loin sur le caractère dialectique de ce développement — est caractérisée par les conditions d'existence de l'enfant : ainsi, la phase orale prend naissance avec l'ingestion de la nourriture, la phase anale avec les fonctions d'excrétion et l'enseignement de la propreté. La science, imbue de morale bourgeoise, a purement et simplement négligé ces faits, confirmant la conception populaire de la "propreté" de l'enfant. La répression sexuelle sociale était devenue désormais un obstacle à l'investigation scientifique.

Parmi les pulsions, Freud distingue deux groupes principaux, psychologiquement indivisibles: la pulsion de conservation et la pulsion sexuelle, s'appuyant ainsi sur la distinction populaire entre faim et amour. Toutes les autres pulsions — volonté de puissance, ambition, âpreté au gain, etc. — ne sont pour Freud que des formations secondaires, des rejetons de ces deux besoins fondamentaux. Freud écrit quelque part que la pulsion sexuelle apparaît d'abord en étayage sur la pulsion de nutrition; cette phrase revêtirait la plus grande importance pour la psychologie sociale si l'on arrivait à y trouver une corrélation avec des thèses analogues de Marx, d'après lesquelles dans l'existence sociale le besoin de nourriture est aussi la base des fonctions sexuelles de la société.<sup>21</sup>

Plus tard, Freud a opposé la pulsion sexuelle à la pulsion de destruction et rangé la pulsion de nutrition dans l'érôs en tant que fonction de l'amour de soi (narcissisme d'autoconservation) <sup>22</sup>. Les rapports de la nouvelle répartition des pulsions à l'ancienne ne sont pas encore clairement déterminés. Les nouvelles notions de la théorie des pulsions : pulsion d'érôs et pulsion de mort (pulsion sexuelle et pulsion de destruction), ont été définies en s'appuyant sur les deux fonctions fondamentales de la substance organique : assimilation (construction) et désassimilation (destruction) ; l'érôs englobe toutes les tendances de l'organisme psychique qui édifient, rassemblent, impulsent ; la pulsion de destruction groupe par contre les tendances qui détruisent, dispersent, ramènent à l'état orginel. Le dévelop-

<sup>[1934] (21)</sup> Dans la question du rapport entre le besoin de nourriture et le besoin sexuel, la réflexion de l'économie sexuelle a pu faire faire quelques pas en avant; le besoin de nourriture correspond à une diminution de la tension, de l'énergie dans l'organisme, le besoin sexuel au contraire correspond à une augmentation de tension, d'énergie; le premier ne peut être satisfait que par un approvisionnement d'énergie, le second que par une décharge ou une dépense d'énergie. Ce qui explique que dans l'élaboration de l'appareil psychique la faim ne joue aucun rôle, ou seulement d'une manière médiate, tandis que l'énergie sexuelle constitue la force productive, positive, structurante proprement dite du psychisme. Une analyse détaillée de cette question est en préparation. Il est clair que ce fait est d'une importance décisive pour la question de la nature énergétique de la formation de la structure et de l'idéologie.

<sup>(22)</sup> Au-delà du principe du plaisir et le Moi et le ça, Payot, Paris.

pement psychique résulterait ainsi d'une lutte entre ces deux tendances antagonistes, ce qui correspond à une conception essentiellement dialectique du développement.<sup>23</sup> Mais la difficulté n'est pas là. Alors que la base physique de la pulsion sexuelle et de la pulsion de nutrition est évidente, il manque à la notion de pulsion de mort un fondement matériel aussi clair : l'invocation du processus organique de désassimilation représente plus dans ce cas une analogie formelle qu'une parenté de contenu effective. La pulsion de mort est matérialiste dans la mesure seulement où un rapport réel la rattache aux processus d'autodestruction dans l'organisme. Mais on ne saurait nier que son contenu imprécis et l'impossibi lité de la saisir comme telle - comme on fait pour la libido par exemple - en font aisément le refuge des spéculations idéalistes et métaphysiques sur la vie psychique. Elle a déjà suscité dans la psychanalyse plus d'un malentendu, conduit à des théories finalistes et à des exagérations des fonctions morales, ce que nous considérons comme une déviation idéaliste de la psychanalyse. D'après Freud lui-même "la pulsion de mort" est une hypothèse extraclinique; mais ce n'est pas par hasard qu'on opère si facilement avec elle et qu'elle a ouvert la porte à des spéculations inutiles dans la psychanalyse. Pour réagir contre le courant idéaliste qui s'est développé en psychanalyse avec la nouvelle hypothèse des pulsions, l'auteur de ces lignes a essayé de concevoir la pulsion de destruction comme dépendant de la libido, donc de la ranger dans la théorie matérialiste de la libido 24. Cette tentative repose sur l'observation clinique : on constate que les dispositions haineuses d'un individu et ses sentiments de culpabilité dépendent, au moins quant à leur intensité, de l'état de l'économie libidinale, l'insatisfaction sexuelle augmentant l'agressivité, la satisfaction la diminuant. D'après cette conception, la pulsion de destruction est psychologiquement une réaction au défaut de satisfaction sexuelle, et sa base physique le déplacement de l'excitation libidinale, dérivée vers le système musculaire.

Mais il est indéniable que la pulsion d'agression est aussi un instrument de la pulsion de nutrition et qu'elle se renforce particulièrement quand le besoin nutritif n'est pas suffisamment satisfait. A mon avis, la pulsion de destruction est une formation secondaire, tardive, de l'organisme, déterminée par les conditions dans lesquelles sont satisfaites la pulsion de nutrition et la sexualité.

Le régulateur de la vie pulsionnelle est le "principe plaisir-déplaisir". La pulsion recherche le plaisir et tend à éviter le déplaisir. La tension désagréable du besoin ne peut être supprimée que par la satisfaction du besoin. Le but de la pulsion est donc de supprimer la tension pulsionnelle en supprimant l'excitation à la source de la pulsion. Cette satisfaction procure du plaisir. Une excitation physique dans la zone génitale par exemple provoque une excitation qui engendre à son tour un besoin (une pulsion) de supprimer la tension créée. Une tension organique des organes de la nutrition engendre la faim et pousse à l'ingestion de nourriture. Lette considération causale comporte la considération finale, le but auquel tend la pulsion étant déterminé par la source de l'excitation. Ici, la psychanalyse en tant que théorie s'oppose

<sup>[1934] (23)</sup> Cette conception a du être corrigée. Cf. les deux derniers chapitres de "Analyse du caractère".

<sup>(24)</sup> Reich, La fonction de l'orgasme, 1927, chap. : "La dépendance de la pulsion de destruction de la stase de la libido"; Cf. en outre la réfutation de la théorie de la pulsion de mort dans Analyse du Caractère (Chap. : "Le caractère masochiste").

<sup>[1934] (25)</sup> Cf. note 21.

entièrement à la psychologie individuelle d'Alfred Adler, à orientation exclusivement finaliste.

Tout ce qui engendre le plaisir attire, tout ce qui engendre le déplaisir repousse : aussi le principe du plaisir détermine-t-il le mouvement, la transformation de l'état de choses existant. La source de cette fonction est l'appareil organique des pulsions, en particulier le chimisme sexuel. Le besoin satisfait, une période de repos survient à l'issue de laquelle l'appareil des pulsions, comme un ressort, se tend à nouveau. A la base de cette tension, nous trouvons des processus de métabolisme.<sup>26</sup>

Mais le mode de fonctionnement des deux besoins humains fondamentaux ne revêt sa forme propre que dans l'existence sociale de l'individu : cette dernière, en effet, limite la satisfaction des pulsions. En énonçant le "principe de réalité", Freud y rassembla toutes les limitations et toutes les contraintes sociales tendant à rabaisser les besoins ou à en retarder la satisfaction. Ce "principe de réalité" s'oppose donc en partie au principe du plaisir, dans la mesure où il interdit complètement certaines satisfactions; mais il le modifie également dans la mesure où il contraint l'individu à rechercher des satisfactions substitutives ou à retarder une satisfaction donnée. Le nourrisson, par exemple, ne doit absorber sa nourriture qu'à des heures déterminées; la jeune fille pubère ne peut pas, dans la société actuelle, satisfaire immédiatement ses besoins sexuels naturels. Les intérêts économiques (le bourgeois dirait "intérêts culturels") la contraignent à conserver sa virginité jusqu'au mariage, sous peine d'encourir le mépris public ou le risque de ne pas trouver de mari. L'empêchement de la satisfaction directe de l'érotisme anal, comme la pratique l'enfant, est également la conséquence du principe de réalité.

Mais la définition du principe de réalité comme une exigence de la société reste formelle si elle n'ajoute pas concrètement que le principe de réalité, sous la forme qu'il revêt pour nous aujourd'hui, est le principe de la société capitaliste, fondée sur l'économie privée. Les déviations idéalistes sont nombreuses dans la psychanalyse quant à la façon de concevoir le principe de réalité. C'est ainsi qu'il est souvent présenté comme une donnée absolue. Par adaptation à la réalité, on entend simplement l'adaptation à la société, ce qui. dans la pédagogie ou dans la thérapeutique des névroses, constitue indéniablement une formulation conservatrice. Concrètement : le principe de réalité à l'époque capitaliste impose au prolétaire une limitation extrême de ses besoins, non sans invoquer à cette fin les obligations religieuses d'humilité et de modestie. Il impose également la forme sexuelle monogamique et bien d'autres choses encore. Le tout est fondé sur les conditions économiques ; la classe dominante possède un principe de réalité qui sert au maintien de son pouvoir. Inculquer ce principe au prolétaire, le lui faire admettre comme absolument valable au nom de la culture, cela équivaut à le faire souscrire à son exploitation, à lui faire admettre la société capitaliste. Il faut voir clairement que le concept de principe de réalité tel qu'il est conçu aujourd'hui par nombre de psychanalystes correspond à une attitude conservatrice (bien qu'inconsciente peut-être) et se trouve ainsi en contradiction avec le caractère objectivement révolutionnaire de la psychanalyse. Le principe de réalité avait à l'origine un autre contenu ; il se modifiera dans la mesure où se modifiera l'ordre social.

Naturellement, le contenu concret du principe du plaisr n'est pas davantage absolu et change avec le mode d'existence sociale. A une époque où l'on consacre une grande attention à la propreté, la satisfaction anale, pour prendre un exemple, sera plus faible

<sup>[1934] (26)</sup> Cf. note 19.

la tendance à cette satisfaction plus forte que dans une société primitive ; cette différence s'exprime aussi qualitativement dans la formation de traits de caractère déterminés. Qu'on songe seulement à l'esthétisme édifié sur l'érotique anale et aux sens différents qu'il possède à l'époque bourgeoise, dans la société primitive ou au moyen âge. Certains éléments de la tendance au plaisir sont plus énergiquement, d'autres plus faiblement accusés : cela naturellement, dépend également de la classe à laquelle appartient l'enfant. Ainsi, par exemple, les tendances anales semblent beaucoup plus prononcées dans la bourgeoisie que dans le prolétariat, alors qu'inversement les impulsions génitales sont beaucoup plus intenses dans le prolétariat. Mais l'éducation et les conditions d'habitation entrent également en ligne de compte.

La différence dans les dispositions biologiques ne devrait être sans doute ni trop grande ni déterminante. Mais, dès la naissance, le milieu social commence à modeler le contenu du principe du plaisir. Les recherches futures nous diront peut-être si les différences dans les conditions de nutrition n'agissent pas sur la constitution pulsionnelle dès son point de départ et ne déterminent pas la qualité et l'intensité des tendances (Strebungen) 27.

# 2. LA THÉORIE DE L'INCONSCIENT ET DU REFOULEMENT

Dans l'appareil psychique, Freud distingua trois systèmes. Tout d'abord, le conscient, qui embrasse la fonction de perception de l'appareil sensoriel et l'ensemble des représentations et des sentiments conscients. Ensuite, le préconscient, qui englobe toutes les représentations et positions qui, à un moment donné, ne se trouvent pas dans la conscience mais peuvent devenir conscientes à tout instant. Ces deux systèmes étaient bien connus de la psychologie préanalytique. Ce que les savants non psychanalistes classent comme "inconscient" (paraconscient, subconscient, etc.) fait encore intégralement partie du système du préconscient de Freud. La véritable découverte de Freud concerne le troisième système, l'inconscient, caractérisé par le fait que ses contenus ne peuvent pas devenir conscients, <sup>28</sup> une censure "préconsciente" leur barrant l'accès de la conscience. Cette censure n'a rien de mystique : elle emprunte au monde extérieur un ensemble d'interdictions et de prescriptions, qui elles-mêmes sont devenues inconscientes.

<sup>[1934] (27)</sup> Ces indications ont besoin d'être développées d'une manière très approfondie. La manière dont un système social se reproduit structuralement chez les hommes ne peut être saisie concrètement, théoriquement et pratiquement que si l'on met à jour la manière dont les institutions, les idéologies, les formes de vie sociales etc. façonnent l'appareil pulsionnel. La structure de pensée des individus de masse, qui est dépendante de la structure pulsionnelle, détermine à son tour la reproduction de l'idéologie sociale, son ancrage psychique, bref l'effet en retour de l'idéologie sur la structure socio-économique de la société, la force de la "tradition", etc. Ce champ est examiné à partir de procès historiques concrets dans "L'irruption de la morale sexuelle" [Der Einbruch du Sexualmoral], et dans "Psychologie de masse du fascisme" [Massenpsychologie des Fachismes].

<sup>[1934] (28)</sup> A quel point *Jurinetz* n'a pas compris la psychanalyse, cela ressort de la phrase suivante, tirée de son écrit *Psychanalyse et marxisme*: "Comment peut-on parler du contenu de l'inconscient, si l on n'est pas en mesure de l'aanlyser, du fait qu'il ne dépasse jamais le seuil de la conscience?"

Quelle naïveté étonnante de la question! Freud a pourtant découvert l'inconscient précisément grâce à sa méthode des associations libres, par l'élimination de la censure. Toute la thérapie analytique consiste justement en ceci que l'on rend conscient ce qui était auparavant inconscient. Simplement, ce qui est inconscient ne peut pas, dans des conditions ordinaires, devenir conscient.

L'inconscient n'embrasse pas seulement les désirs et représentations interdits, incapables de devenir conscients, mais aussi (vraisemblablement) des représentants (Repräsentanzen) hérités, auxquels correspondent les symboles. Mais l'inconscient se modifie également avec le temps : l'expérience clinique montre en effet qu'il puise de nouveaux symboles avec le développement de la technique ; ainsi, au temps des zeppelins, de nombreuses femmes rêvaient de ces vaisseaux aériens comme représentation de l'organe sexuel mâle.

Les recherches ayant montré que l'inconscient contient beaucoup plus que le refoulé proprement dit, *Freud* se résolut à compléter sa théorie de la structure de l'appareil psychique. Il distingua alors le ça, le *moi* et le *sur-moi*.

Le ça, de son côté, n'est pas quelque chose de suprasensible ; il exprime la part du biologique dans la personnalité. Une partie en est constituée par l'inconscient au sens précédemment défini, le refoulé proprement dit.

Qu'est-ce donc que le refoulement? C'est un processus qui se déroule entre le moi et les aspirations du ça. Tout enfant apporte en naissant des pulsions et acquiert dans son jeune âge des désirs qu'il ne peut satisfaire, la grande société et la petite — la famille — ne le permettant pas (désir incestueux, analité, exhibitionnisme, sadisme, etc.). La société, dans la personne de l'éducateur, exige de l'enfant qu'il réprime ces pulsions. L'enfant, doué d'un moi faible et obéissant de préférence au principe de plaisir, n'y réussit souvent qu'en bannissant les désirs de sa conscience, en les ignorant volontairement. Par le refoulement, ses désirs deviennent inconscients. Un autre mode — d'une importance plus grande pour la société — de suppression des désirs irréalisables est la sublimation, contre-partie du refoulement : au lieu d'être refoulée, la pulsion est seulement dérivée vers une activité possible du point de vue social.<sup>29</sup>

Nous voyons donc que la psychanalyse ne peut pas concevoir l'enfant sans la société; l'enfant n'existe pour elle que comme être socialisé. La société exerce sur les pulsions primitives une action continue : limitatrice, modificatrice, accélératrice. Les deux pulsions fondamentales se comportent d'ailleurs d'une façon différente. La faim est plus rigide, plus implacable, exige plus impérieusement que la pulsion sexuelle une satisfaction immédiaté ; en aucun cas, elle ne peut être refoulée comme cette dernière. La pulsion sexuelle est modifiable, plastique, sublimable ; ses tendances partielles sont transformables en leurs contraires, mais ne peuvent cependant pas renoncer à toute satisfaction. L'énergie affectée aux activités sociales, y compris celles qui satisfont la pulsion de nutrition, provient de la libido. Dès qu'elle tombe sous l'influence de la société, elle devient le moteur du développement psychique.

Le moteur du refoulement est la pulsion d'autoconservation. Celle-ci domine la pulsion sexuelle ; de leur conflit résulte le développement psychique. Abstraction faite de

<sup>[1934] (29)</sup> Jamais Freud, comme le prétend Jurinetz, n'a remplacé la théorie du refoulement par celle de la "condamnation". Il n'a pas compris ce que Freud a voulu dire, en disant qu'une pulsion, qui est devenue consciente par l'analyse, peut être condamnée par le moi. Condamnation et refoulement sont des opposés. Il n'est donc pas exact, comme l'écrit Jurinetz, "que les freudiens ont détruit de plus en plus leur théorie de l'inconscient". Ce point de vue de Jurinetz a son origine dans la confusion qu'a provoquée en lui la nouvelle théorie du ça, du moi et du surmoi. Celle-ci n'est pas la négation de l'inconscient, elle l'englobe.

son mécanisme et de ses effets, le refoulement est un problème social, car ses contenus et ses formes dépendent de l'existence sociale de l'individu. Celle-ci est idéologiquement concentrée dans une somme de formules, de prescriptions et d'interdictions, dans le surmoi. De grandes parties en sont d'ailleurs inconscientes.

La psychanalyse ramène toute l'éthique humaine aux influences de l'éducation et refuse ainsi d'admettre un caractère métaphysique propre à la morale, quelque chose par exemple comme la notion morale de Kant. Elle analyse la morale dans un esprit matérialiste, en la rapportant aux expériences vécues et à la pulsion d'autoconservation, ainsi qu'à la crainte du châtiment. Chez l'enfant, la morale apparaît soit par peur de la punition, soit par amour des éducateurs. Quand enfin Freud parle d'une "morale inconsciente" et du "sentiment inconscient de culpabilité" il entend seulement par là qu'avec les désirs interdits sont également refoulés certains éléments du sentiment de culpabilité; c'est par exemple ce qui se passe avec l'interdiction de l'inceste. Jurinetz montre qu'il n'a rien compris à la notion du sentiment inconscient de culpabilité quand il pense qu'on admet par là d'une façon détournée une essence morale originelle du moi, une sorte de faute métaphysique. Malgré la psychanalyse qu'ils appliquent et par on ne sait quels besoins, certains analystes peuvent croire à la morale et à la divinité originelles chez l'homme. Mais ils ne puisent pas cette foi dans la psychanalyse. Bien au contraire, la psychanalyse détruit radicalement et scientifiquement une telle croyance en déniant à la philosophie le droit de discuter de la morale. Laissons chaque analyste résoudre à sa guise le conflit entre sa croyance en une morale métaphysique et en Dieu et ses convictions psychanalytiques. On est fondé à s'inquiéter pour la psychanalyse à partir du moment où elle commence à se concilier avec les spéculations métaphysiques.<sup>30</sup> La théorie du sentiment inconscient de culpabilité ne renverse donc pas la théorie de l'inconscient, comme le redoute Jurinetz, puisque, bien au contraire, elle ramène à des bases matérielles l'acquisition de la morale.

Nous avons montré jusqu'à présent que le ça aussi bien que le surmoi étaient loin d'être des constructions métaphysiques et que leur contenu pouvait se ramener intégralement à des besoins ou à des acquisitions réelles provenant du monde extérieur. Je n'arrive aucunement à comprendre où *Jurinetz* puise le reproche que "comme chez *Schopenhauer...* chez *Freud* également, le monde est la production du "moi" propre, ayant pour but de réglementer nos pulsions" <sup>31</sup> C'est précisément le contraire qui est présenté par *Freud* dans d'innombrables passages, qui du reste sont cités par *Jurinetz* également : à savoir que le moi est un résultat des effets du monde extérieur *réel* sur l'organisme pulsionnel, qu'il apparaît en tant que pare-excitations. Même dans "Au-delà du principe

<sup>[1934] (30)</sup> L'inquiétude qui s'exprimait ici s'avéra entre-temps tout à fait fondée. Aujourd'hui l'ensemble du mouvement psychanalytique est entré dans une crise grave, finalement sous l'influence de la réaction politique qui depuis lors s'est développée; on peut caractériser cette crise comme l'expression de la contradiction entre les points de vue révolutionnaires de la théorie sexuelle psychanalytique et la conception du mondé éthique, religieuse, bourgeoise de grand nombre d'analystes dirigeants. Les lieux de lutte théorique entre l'orientation scientifique marxiste et l'orientation idéologique bourgeoise de la psychanalyse, ce sont essentiellement les questions de l'origine du refoulement sexuel, du rôle de la vie sexuelle génitale pour la santé psychique, de l'existence d'une pulsion auto-destructrice biologiquement donnée ainsi que des problèmes de la technique thérapeutique.

<sup>(31)</sup> Ibidem.

de plaisir", que Jurinetz prend principalement pour base de sa critique, ouvrage dont Freud est conscient qu'il a un caractère spéculatif, même là il n'est pas question d'une création du monde réel par le moi. Jurinetz a échoué sur le concept de projection qui n'y est pas discuté de manière approfondie ; il aurait pu aller chercher plus de clarté sur ce point dans les travaux cliniques de Freud. Le moi croit que des représentations, qu'il recèle en lui, refoulées, et dont il perçoit la pression, sont dans le monde extérieur. La projection, c'est cela et rien d'autre. C'est précisément à l'aide de cette théorie matérialiste que Freud a pu éclairer la nature des hallucinations des malades mentaux. Les voix qu'ils entendent ne sont en effet que des remords moraux ou des désirs inconscients, mais ils n'ont pas de réalité dans le monde extérieur.

Certes, l'ouvrage de Freud, Au delà du principe du plaisir, était propre à faire naître des conceptions erronées en psychanalyse. Son auteur lui-même a pourtant critiqué ce travail tant oralement que par écrit, spécifiant qu'il ne se situait pas sur le terrain de la psychanalyse clinique. Si néanmoins il a été le point de départ de spéculations complètement inconsistantes liées à l'hypothèse de la pulsion de mort, cela tient à ce que la théorie de la libido est bien incommode pour l'idéologie bourgeoise et que celle-ci l'échange volontiers contre une hypothèse moins dangereuse.

La nature matérielle du moi ne peut être mise en doute du fait même qu'il est lié au système de perception des organes sensoriels. Ensuite, et comme nous l'avons déjà dit, le moi dérive pour Freud de l'influence des excitations matérielles sur l'appareil des pulsions. Il n'est pour lui qu'une partie du ça, différenciée d'une manière particulière, un tampon, une espèce d'organe de protection entre le ça et le monde réel. Dans ses agissements, le moi n'est pas libre ; il dépend du ça et du surmoi, c'est-à-dire du biologique et du social. La psychanalyse conteste donc le libre arbitre et sa conception cadre tout à fait avec celle d'Engels: "Le libre arbitre n'est pas autre chose que l'aptitude à pouvoir décider en connaissance de cause". La correspondance est si parfaite qu'elle s'exprime jusque dans la conception fondamentale de la thérapeutique analytique des névroses : prenant connaissance de ce qui est en lui refoulé, ramenant son inconscient à la conscience, le malade obtient la possibilité de se décider "en meilleure connaissance de cause" que dans les conditions où ses tendances essentielles demeuraient inconscientes. Naturellement, ce n'est pas là encore le libre arbitre dans le sens où l'entendent les métaphysiciens ; il est toujours limité par les exigences des besoins naturels. Quand les désirs sexuels, par exemple, sont devenus conscients, le malade ne peut se décider à les refouler de nouveau ; il lui est également impossible de se résoudre à la continence durable. Mais il peut se proposer de vivre continent pendant un certain temps. Après une analyse réussie, le moi n'a pas secoué le lien qui le subordonne au ca et à la société; il a seulement appris à mieux résoudre les conflits.

Des conditions qui président à leur apparition, il résulte que le moi (en partie) et le surmoi (en entier) comprennent dans leur contenu concret des questions ayant trait à la vie sociale. Les prescriptions religieuses et éthiques varient avec l'ordre social. A l'époque platonicienne, le surmoi féminin est essentiellement différent de ce qu'il est dans la société capitaliste et les contenus du surmoi se modifient naturellement dans la mesure où, dans une société donnée, se prépare idéologiquement la société qui suivra. Ce processus vaut pour la morale sexuelle comme il vaut pour l'idéologie de la propriété sacro-sainte des moyens de production. Il varie d'ailleurs aussi avec la place de l'individu dans le procès de production.

Mais comment l'idéologie sociale agit-elle sur l'individu? La sociologie marxiste dut écarter cette question comme n'étant pas de son ressort; en revanche, la psychanalyse peut y répondre: la famille, tout imbue des idéologies de la société, cette famille qui constitue la cellule idéologique de la société, représente provisoirement cette dernière pour l'enfant, avant même qu'il soit entré dans le procès de production proprement dit. La situation œdipienne ne comporte pas que les positions pulsionnelles; la façon dont l'enfant réagit au complexe d'Œdipe et le surmonte est en effet conditionnée indirectement tant par l'idéologie sociale générale que par la place des parents dans le procès de production; par là, les destins du complexe d'Œdipe, comme tout le reste, dépendent en dernière analyse de la structure économique de la société. Mais il y a plus: le fait même qu'un complexe d'Œdipe puisse apparaître est imputable à la structure particulière de la famille, déterminée par la société. Il nous faudra attendre le prochain chapitre pour être à même d'étudier la nature historique non seulement des formes, mais aussi de l'existence du complexe d'Œdipe.

#### III. - LA DIALECTIQUE DANS LE PSYCHISME

Passons maintenant à un nouveau problème : les connaissances matérialistes de l'analyse ont-elles également révélé la dialectique des processus psychiques ? Avant de répondre, rappelons les principes essentiels de la méthode dialectique, telle qu'elle fut élaborée par Marx et Engels et perpétuée par leurs disciples.

La dialectique matérialiste de *Marx* apparut en opposition à la dialectique idéaliste de *Hegel*, véritable fondateur de la méthode dialectique. *Hegel* considérait la dialectique des concepts comme le facteur premier du développement historique et ne voyait dans le monde réel que le reflet des idées ou concepts se développant dialectiquement. *Marx*, lui, retourna dans un sens matérialiste cette conception du monde ; pour reprendre son propre mot, il remit "sur ses pieds" tout l'édifice hégélien en reconnaissant dans le phénomène matériel le facteur premier auquel sont subordonnées les idées. Mais, tout en empruntant à *Hegel* la conception dialectique du devenir, il balayait à la fois et l'idéalisme métaphysique de *Hegel* et le matérialisme mécaniste du XVIIIe siècle. Les principes essentiels du matérialisme dialectique sont les suivants :

- 1 La dialectique n'est pas seulement une forme de la pensée ; elle existe dans la matière indépendamment de la pensée ; autrement dit, le mouvement de la matière est objectivement dialectique. Le dialecticien matérialiste ne met pas dans la matière ce qui ne se trouve que dans son cerveau ; mais, à l'aide de ses sens et de sa pensée elle-même soumise aux lois de la dialectique il embrasse directement le devenir matériel de la réalité objective. Il est clair que ce point de vue est exactement aux antipodes de l'idéalisme kantien <sup>32</sup>.
- 2. Le développement, non seulement de la société, mais aussi de tous les autres phénomènes, y compris les phénomènes naturels, ne résulte pas, comme l'affirment toutes les métaphysiques, qu'elles soient idéalistes ou matérialistes, d'un "principe de développement"

<sup>(32)</sup> Cf. à ce sujet Lénine: Matérialisme et Empiriocriticisme.

ou d'une "tendance au développement inhérente à toute chose"; ce développement résulte d'une contradiction interne, de contradictions contenues dans la matière, d'un conflit entre ces contradictions; conflit qui ne peut être résolu dans le mode d'existence donné de la matière, de sorte que les contradictions le brisent pour en créer un autre, dans lequel apparaissent de nouvelles contradictions, et ainsi de suite.

- 3. Objectivement, ce qui engendre le développement dialectique n'est ni bon ni mauvais, mais nécessaire. Toutefois, ce qui a commencé par favoriser le développement peut finir par le paralyser. Ainsi le mode de production capitaliste a donné d'abord une impulsion énergique au développement des forces productives techniques, pour devenir plus tard, par le jeu des contradictions immanentes, une entrave à ce développement. Le mode de production socialiste libère de cette entrave.
- 4. Le développement dialectique, issu de contradictions, fait que rien n'est durable; toute chose qui advient, porte en elle le germe de sa disparition. Comme Marx l'a montré, cous classe qui veut consolider sa domination ne peut accepter la conception dialectique sous peine de se condamner elle-même à mort. Dans son essor, la bourgeoisie capitaliste a donné maissance à une classe, le prolétariat, dont les conditions d'existence impliquent la disparition du capitalisme. C'est pourquoi seule la classe prolétarienne peut reconnaître pratiquement et intégralement la dialectique, cependant que la bourgeoisie doit nécessairement croupir dans l'idéalisme absolu.
- 5. Tout développement est l'expression et la conséquence d'une double négation : négation de la négation. Empruntons une fois de plus un exemple à l'évolution sociale. La production de marchandises fut la négation du communisme primitif, où l'on ne produisait que des valeurs d'usage. L'ordre économique socialiste est la négation de la première négation ; il nie la production de marchandises et parvient, à la manière d'une spirale, à une étape supérieure, à l'affirmation de ce qui fut d'abord nié, à la production de valeurs d'usage, au communisme.<sup>33</sup>
- 6. Les contradictions ne sont pas absolues, mais s'interpénètrent mutuellement. En un point déterminé, la quantité se change en qualité. Toute cause d'un effet donné est en même temps effet de ce dernier agissant comme cause. Il n'y a pas simplement action réciproque de phénomènes nettement séparés, mais interpénétration de ces phénomènes, action

<sup>[1934] (33)</sup> Ceci vaut également, comme nous avons pu nous en rendre compte dans l'intervalle, pour le développement des formes sexuelles et de l'idéologie sexuelle. Dans la société primitive, dont l'économie est celle du communisme primitif, la vie sexuelle est affirmée, prise en charge. Parallèlement au développement vers l'économie marchande et privée, l'affirmation de la sexualité se transforme en négation de la sexualité tant dans la société que dans la structure humaine. Conformément à la loi dialectique du développement il faut nécessairement faire l'hypothèse qu'à un stade plus élevé la négation de la sexualité se transformera à son tour en affirmation sociale et structurelle de la sexualité. Nous nous trouvons actuellement non seulement dans la contradiction entre la tendance à la suppression de l'économie marchande et celle de son maintien, mais également dans un conflit, qui ne fait que s'exacerber, entre la tendance sociale à l'accentuation de la répression sexuelle et la tendance opposée au rétablissement de l'économie sexuelle naturelle à la place de la régulation morale et de la répression. En Union Soviétique, les premières années ont vu se manifester clairement les deux tendances progressives. Dans le domaine sexuel elles ont à nouveau disparu, une régression s'en est suivie dont les raisons et la nature demandent à être analysées. Cf. "L'irruption de la morale sexuelle". La théorie de l'économie sexuelle sociale peut être conçue comme la connaissance subjective, comme la prise de conscience théorique de cette contradiction sociale. Celle-ci non seulement est restée inconnue pour le courant aujourd'hui dirigeant du mouvement prolétarien, mais même son dévoilement y a provoqué dans de larges cercles une très forte résistance. Cf. "L'histoire de Sex-Pol", Z.f.p.P.u.S., à partir des numéros 3-4.

et réaction de l'un sur l'autre. En outre, dans des conditions déterminées, un élément peut se transformer en son contraire.<sup>34</sup>

7. Le développement dialectique est progressif, mais à certains moments il avance par bonds. Progressivement refroidie, l'eau ne devient pas glace peu à peu; mais, en un point déterminé, la qualité eau se change brusquement en qualité glace. Il ne s'ensuit pourtant pas que ce changement ait surgi brusquement de rien; il s'est en effet développé peu à peu, dialectiquement, jusqu'au bond. Et voilà comment la dialectique résout aussi, sans la supprimer, la contradiction évolution-révolution. La transformation de l'ordre social est d'abord préparée par l'évolution (socialisation du travail, paupérisation de la majorité, etc.), puis réalisée par la révolution.

Essayons maintenant, en étudiant quelques phénomènes typiques de la vie psychique humaine révélés par l'analyse de mettre en évidence leur dialectique, laquelle, d'après nous, n'aurait pu apparaître sans la méthode psychanalytique.

Prenons tout d'abord comme exemple le développement dialectique de la formation du symptôme dans la névrose, décrite pour la première fois par Freud. D'après Freud, le symptôme névrotique prend naissance du fait que le moi, socialement assujetti (gebunden), se défend d'abord contre une motion pulsionnelle (Triebregung) puis la refoule. Mais le refoulement d'une motion pulsionnelle ne constitue pas à lui seul un symptôme ; il faut pour cela que la pulsion refoulée perce à nouveau le refoulement et reparaisse sous une forme déguisée, comme symptôme. D'après Freud, le symptôme contient à la fois et la motion pulsionnelle contre laquelle le sujet se défend et la défense elle-même : le symptôme tient compte des deux tendances opposées. En quoi réside donc la dialectique du mode de formation du symptôme ? Le moi de l'individu est soumis à la pression d'un "conflit psychique". La situation contradictoire, faite d'une part de l'exigence pulsionnelle, d'autre part de la réalité, qui refuse ou punit la satisfaction, exige une solution. Le moi est trop faible pour braver la réalité, trop faible ...ussi pour dominer la pulsion. Cette faiblesse du moi, conséquence elle-même d'une évolution antérieure dont la formation du symptôme ne représente qu'une phase, elle est donc le cadre dans lequel se déroule le conflit ; ce dernier est résolu de la façon suivante : obéissant aux exigences sociales, en réalité

<sup>[1934] (34)</sup> Ce processus a pu être saisi d'une manière presque palpable précisément sur le mouvement de masse fasciste. La rébellion anticapitaliste de la masse du peuple allemand, rébellion qui est en contradiction très vive avec la fonction objective du fascisme, s'entremêle avec cette dernière et pour un temps elle s'est transformée en son contraire, en consolidation de la domination du capital allemand

Ici mentionnons seulement un problème qui devra être traité ailleurs d'une manière très approfondie. L'essence de la politique marxiste consiste à prévoir les tendances de développement possibles et à favoriser les processus qui correspondent à la révolution sociale. La direction du Komintern, à qui le sort de la révolution mondiale a été confié, a dégénéré dans la théorie vers l'économisme et le mécanicisme et par là elle a été constamment à la remorque. Elle n'a pas pu prévoir, elle n'a pas vu par exemple les tendances révolutionnaires à l'intérieur du mouvement de masse fasciste et en conséquence elle n'a pu arriver à rien. Dans le fascisme se trouvaient et se trouvent provisoirement réunies les tendances révolutionnaires et réactionnaires. Dans le massacre des chefs SA le 30 juin 1934, les contradictions sont à nouveau béantes : l'avenir dira si c'est de manière définitive. Tout ceci aurait pu être prévu comme une possibilité. Il n'y a qu'une voie à suivre pour en tirer les leçons. Si l'on parvient à voir à temps les contradictions internes dans chaque phénomène social essentiel, il est possible alors de faire des prévisions sur les possiblités de développement. Cf. à ce sujet "Psychologie de masse du fascisme", où l'on trouve un essai d'analyse des contradictions idéologiques du fascisme.

pour ne pas disparaître ou ne pas être puni, c'est-à-dire par instinct de conservation, le moi refoule la pulsion.<sup>35</sup> Le refoulement est donc la conséquence d'une contradiction insoluble dans l'état de conscience. La pulsion étant devenue inconsciente, le conflit a reçu une solution temporaire, pathologique il est vrai. Deuxième phase: après le refoulement du désir, à la fois nié et affirmé par le moi, le moi lui-même se trouve modifié : sa conscience est appauvrie d'un élément (la pulsion) et enrichie d'un autre (l'apaisement passager). Mais pas plus refoulée que consciente, la pulsion ne peut renoncer à sa satisfaction ; refoulée, elle le peut d'autant moins qu'elle n'est même plus soumise alors au contrôle de la conscience. Le refoulement pose lui-même sa propre disparition: il donne lieu, en effet, à une forte stase d'énergie pulsionnelle qui finit par se donner issue en brisant le refoulement. Ce nouveau processus est le résultat de la contradiction entre le refoulement et la stase pulsionnelle, tout comme le refoulement lui-même était la conséquence de la contradiction entre le désir pulsionnel et le refus du monde extérieur (sous la condition : faiblesse du moi). Il n'existe donc pas une "tendance" à la formation du symptôme ; comme nous avons pu le voir, le développement résulte des contradictions du conflit psychique. En même temps que le refoulement nous avons la condition qui rend possible sa rupture : l'accumulation d'énergie résultant de la pulsion non satisfaite. La rupture du refoulement dans la deuxième phase nous ramène-t-elle à l'état primitif? Oui et non. Oui, en ce sens que la pulsion domine à nouveau le moi ; non, en ce sens qu'il se trouve dans la conscience sous une forme modifiée, déguisée, sous forme de symptôme. Ce dernier contient l'élément ancien : la pulsion, en même temps que son contraire, la défense du moi. Dans la troisième phase (symptôme), les éléments antagoniques du début sont donc réunis en un seul et même phénomène. Ce dernier est la négation (rupture) de la négation (du refoulement). Arrêtons-nous un instant pour illustrer par un exemple concret l'expérience psychanalytique.

Prenons le cas d'une femme mariée redoutant des bandits imaginaires qui pourraient l'assaillir à coups de couteau. Elle ne peut rester seule dans une pièce et soupçonne chaque recoin de dissimuler un hideux criminel. L'analyse de cette femme de travailleur révèle ce qui suit :

Première phase : conflit psychique et refoulement. — Avant son mariage, cette femme a connu un homme qui la poursuivait de propositions auxquelles elle aurait volontiers cédé si elle n'avait été moralement inhibée. Elle put liquider ce conflit en se consolant par la perspective du mariage. Mais l'homme se détourna d'elle ; elle en épousa un autre sans pouvoir oublier le premier, dont l'image ne cessait de la tourmenter. Après l'avoir rencontré à nouveau, elle fut à nouveau en proie à un grave conflit entre son désir et son respect de la fidélité conjugale. Dans ces conditions, le conflit était insupportable et insoluble, son désir étant aussi fort que ses principes moraux. Elle commença par éviter l'homme (défense), puis sembla finir par l'oublier. Il ne s'agissait pas en réalité d'un véritable oubli, mais d'un refoulement. Elle se crut guérie et ne pensa plus à lui, consciemment du moins.

Deuxième phase : rupture du refoulement. — Quelque temps après, elle eut une violente querelle avec son mari parce que ce dernier flirtait avec une autre femme. Comme

<sup>[1934] (35)</sup> L'école psychanalytique anglaise a méconnu le fait que cette faiblesse du moi est une expression artificielle par suite de l'inhibition pulsionnelle. S'il n'existait pas de conflit entre le moi et l'exigence sexuelle, si le moi pouvait obtenir une satisfaction qui corresponde à chaque fois au stade de développement, le moi ne craindrait pas la pulsion. Or cette faiblesse ainsi produite est considérée comme ayant un fondement biologique par ces psychanalystes et beaucoup d'autres. Par suite de quoi le refoulement sexuel doit être une nécessité biologique.

il apparut beaucoup plus tard, elle se tint le raisonnement suivant au cours de cette querelle: "Si toi tu as le droit, je serais bien bête de ne pas me le permettre moi aussi"; sous ses yeux s'était alors dessinée l'image du premier homme aimé. Mais l'idée était trop dangereuse; ne pouvait-elle pas faire ressurgir tout l'ancien conflit ? Et dès lors cette idée cessa de la préoccuper au niveau conscient : elle l'avait refoulée à nouveau. Mais au cours de la nuit suivante apparut un état d'angoisse ; elle eut brusquement l'impression qu'un étranger se glissait vers son lit pour la violer. La pulsion était revenue à la conscience sous une forme déguisée, sous l'aspect de son contraire direct : l'étranger n'est plus désiré, mais craint. Ce déguisement (troisième phase) était la base de la formation du symptôme. Si nous analysons maintenant le symptôme même, nous voyons dans la représentation fantasmatique qu'un homme se glisse vers le lit de la femme dans la nuit la réalisation d'un désir refoulé, celui de commettre l'adultère. (L'analyse attentive révéla que, sans le savoir, elle avait fantasmé l'image de son premier amoureux : la stature, la teinte des cheveux, etc., etc. étaient identiques.) Mais le symptôme en question contient également la défense, l'angoisse de la pulsion qui apparaît comme l'angoisse de l'homme. Plus tard, l'élément "être violée" fut remplacé dans l'angoisse par "être assassinée", correspondant par conséquent à un nouveau déguisement du contenu jusque-là trop transparent du symptôme.

Cet exemple nous montre non seulement la fusion en un seul phénomène de deux contradictions primitivement séparées, mais encore la transformation d'un phénomène en son contraire, du désir en angoisse. Cette transformation de l'énergie sexuelle en angoisse, une des premières et fondamentales découvertes de *Freud*, montre que, dans des conditions déterminées, la même énergie produit un résultat exactement contraire à celui qu'elle produirait dans d'autres conditions.

Un autre principe d'expérience dialectique s'exprime également dans notre exemple. Le nouveau (le symptôme) contient aussi l'ancien (la libido); l'ancien n'est cependant plus identique à lui-même: il est en même temps devenu quelque chose d'entièrement nouveau, à savoir l'angoisse. Mais la contradiction dialectique entre la libido et l'angoisse se résout aussi d'une autre façon, en partant de la contradiction entre le moi et le monde extérieur. <sup>36</sup> Avant d'aborder ce sujet, citons quelques petits exemples pour

<sup>[1934] (36)</sup> La contradiction entre cette conception, qu'aujourd'hui l'on peut appeler économique sexuelle, du dualisme pulsionnel et celle de Freud se formula comme suit, en l'état actuel des connaissances: Freud a établi d'une part l'opposition moi - monde extérieur, puis, indépendamment de celle-ci, le dualisme interne de deux pulsions originaires (Urtriebe). Il s'en est toujours tenu au caractère dualiste du processus psychique. L'économie sexuelle conçoit différemment le dualisme pulsionnel, à savoir non pas d'une manière absolue, mais dialectiquement, en outre elle fait dériver les conflits pulsionnels internes de l'opposition originaire : moi - monde extérieur. Cela nous mènerait trop loin de présenter ici une analyse approfondie de ces questions très complexes, en particulier de montrer comment la théorie des pulsions de l'économie sexuelle s'est développée à partir de la théorie de Freud, qu'est-ce que dans cette opération elle a repris et qu'est-ce qu'elle a remplacé par d'autres conceptions ou développé. Certains partisans de l'économie sexuelle ont tendance ici à attribuer à Freud des conceptions que lui-même rejette. L'économie sexuelle étant, entre autres, la continuation la plus conséquente de la science psychanalytique, il va de soi qu'un grand nombre de ses conceptions fondamentales se trouvent préfigurées, mentionnées allusivement ou préparées d'une manière latente. C'est ce qui constitue la difficulté de séparer les deux disciplines. Cependant un simple regard sur les textes suffit pour constater l'incompatibilité entre la théorie sexuelle et pulsionnelle de l'économie sexuelle et celle de la psychanalyse actuelle. Et en opposition avec certains partisans, dont la bonne foi n'est pas en doute, des deux théories, je voudrais éviter d'unir ce qui ne peut pas être uni. On trouvera les premiers éléments de la théorie pulsionnelle de l'économie sexuelle dans le dernier chapitre de "Analyse du caractère" et dans "La contradiction originaire de la vie végétative".

mieux illustrer encore la dialectique du psychisme. Prenons le passage de la quantité à la qualité : le refoulement ou la simple répression d'une motion pulsionnelle est jusqu'à un certain point agréable pour le moi, car il supprime un conflit ; mais, à partir d'un degré déterminé, le plaisir se change en déplaisir. L'excitation légère d'une zone érogène incapable de donner lieu à la satisfaction finale est agréable ; mais que l'excitation se prolonge et le plaisir se transforme en déplaisir.

La tension et la détente constituent des phénomènes dialectiques. Rien ne le met mieux en évidence que la pulsion sexuelle. La tension d'une excitation sexuelle accroît le désir, mais la satisfaction acquise au cours même de l'excitation supprime cette tension, qui est donc en même temps détente. La tension prépare aussi la détente prochaine à la façon dont la tension mécanique d'un ressort d'une montre prépare sa détente. Inversement, la détente se produit au maximum de la tension — par exemple dans l'acte sexuel ou dans le cas d'une pièce de théâtre prenante, la tension qui détend — tout en étant aussi le point de départ d'une tension nouvelle.

Le principe de l'identité des contraires apparaît dans les phénomènes de libido narcissique et de libido de l'objet. D'après Freud, l'amour de soi-même et l'amour de l'objet ne sont pas que des contraires ; l'amour de l'objet provient de la libido narcissique et peut à tout moment revenir à son point de départ ; mais dans la mesure ou tous deux représentent des tendances amoureuses, ils sont identiques ; enfin, ils ont une origine commune, l'appareil sexuel somatique et le "narcissisme primaire". Prenons maintenant les notions de "conscient" et d' "inconscient". Ce sont des contraires ; mais, dans la névrose obsessionnelle, on montre qu'elles peuvent être à la fois contraires et identiques. Les malades qui en sont atteints refoulent de leur conscience des représentations de la façon suivante: ils se bornent à détourner d'elles leur attention, à leur retirer leur investissement d'affect; la représentation "refoulée" est à tout moment consciente et cependant inconsciente, c'est-à-dire que le malade peut la produire, mais en ignore la signification. Les notions de moi et de ça expriment également des contraires identiques : le moi n'est qu'une fraction particulièrement différenciée du ça ; mais en même temps, sous l'influence du monde extérieur, il en devient l'adversaire, l'antagoniste fonctionnel.

Le concept de l'identification correspond non seulement à un phénomène dialectique, mais aussi à une identité de contraires. Pour Freud, l'identification consiste en ce que le sujet "s'approprie" son éducateur (ou s' "identifie" avec lui); cet éducateur est à la fois aimé et haï et le sujet fait siens les principes et les qualités de ce dernier. D'ordinaire, la relation d'objet disparaît à ce moment. L'identification met fin à l'état de relation d'objet; elle est par conséquent son contraire, sa négation; cependant elle maintient cette relation d'objet sous une autre forme et constitue par conséquent aussi une affirmation. On trouve à la base de cette situation le conflit suivant: "J'aime X; éducateur, il m'interdit beaucoup de choses, et pour cela je le hais et je voudrais le détruire, le supprimer; mais je l'aime également et c'est pourquoi je voudrais aussi le conserver". Cette situation contradictoire, qui ne saurait subsister telle quelle à partir du moment où les motions antagoniques atteignent une certaine intensité, peut se résoudre de la façon suivante: "Je l'absorbe, je m'identifie avec lui, je le détruis (c'est-à-dire je détruis mes rapports avec lui) dans le monde extérieur mais je le conserve en moi, modifié; je l'ai détruit et en même temps conservé".

Dans la notion psychanalytique d'ambivalence, celle du oui et du non concomitants, on trouve également une foule de phénomènes dialectiques dont nous ne soulignerons que le plus saillant, la transformation de l'amour en haine et inversement. Haine peut signifier en

réalité amour et vice versa. Les deux sont identiques dans la mesure où ils permettent l'un et l'autre des rapports intenses avec autrui. La transformation en son contraire est une propriété que *Freud* attribue aux pulsions en général. Cependant, dans cette transformation, l'ancien ne disparaît pas : il demeure intégralement conservé dans son contraire.

De même, les contraires perversion et névrose se résolvent dialectiquement en ce sens que toute névrose est une perversion niée (negiert) et inversement.

Le refoulement sexuel séculaire nous montre un bel exemple de développement dialectique. Chez les primitifs, il existe un violent antagonisme entre le tabou de l'inceste à l'égard de la sœur (et de la mère) et la liberté sexuelle à l'égard des autres femmes. Mais la limitation sexuelle s'étend de plus en plus, aux cousines d'abord, puis à toutes les femmes du même clan, puis, s'étendant davantage, finit par se transformer qualitativement, donnant lieu à une nouvelle attitude envers la sexualité en général : c'est ce qui se passe par exemple avec le patriarcat et notamment à l'époque du christianisme. A son tour, le refoulement accentué de la sexualité en général engendre son contraire dans le fait qu'aujourd'hui le tabou des relations enfantines entre frère et sœur est effectivement brisé. En raison du refoulement sexuel par trop prononcé, les adultes ne savent plus rien de la sexualité infantile, de sorte qu'aujourd'hui les jeux sexuels entre frères et sœurs ne sont plus considérés comme sexuels et sont admis comme des choses naturelles dans les familles les plus "distinguées". Le primitif n'a même pas le droit de regarder sa sœur ; quant au reste, il est complètement libre au point de vue sexuel ; le civilisé, lui, épuise sur sa sœur sa sexualité infantile ; quant au reste, il est entravé par de sévères principes moraux.<sup>37</sup>

Voyons maintenant dans quelle mesure la psychanalyse a révélé la dialectique du psychisme également en ce qui concerne le développement général de l'individu dans la société. Nous aurons deux questions essentielles à considérer :

Tout d'abord la dialectique des phénomènes psychiques ne peut-elle pas se ramener à la contradiction originaire (de nouveau soluble) entre le moi (pulsion) et le monde extérieur? Ensuite, comment la conception rationnelle et la conception irrationnelle des phénomènes individuels se contredisent-elles l'une l'autre et passent-elles néanmoins de l'une à l'autre?

Nous avons déjà exposé dans le premier chapitre la conception de la psychanalyse freudienne d'après laquelle, psychiquement, l'individu vient au monde comme un faisceau de besoins et de pulsions correspondant à ces besoins. Etre social, il s'insère immédiatement avec ses besoins dans la société, non seulement dans la société étroite de la famille, mais, indirectement, par l'intermédiaire des conditions économiques de l'existence familiale, dans la société au sens large du mot. Ramenée à sa plus simple expression, la structure économique de la société — grâce à de nombreux maillons intermédiaires : appartenance de classe des parents, conditions économiques de la famille, idéologie, rapports des parents entre eux, etc. — entre avec le moi-pulsion du nouveau-né dans un rapport d'effet réciproque. Si celui-ci modifie son entourage, cet entourage modifié réagit à son tour sur

<sup>[1934] (37)</sup> Ce paragraphe a besoin d'être corrigé : lorsque je l'ai rédigé j'étais influencé par la théorie bourgeoise selon laquelle l'unité sexuelle de la société primitive serait la famille patriarchale ; elle correspondait à la théorie de Freud dans "Totem et Tabou". La connaissance des processus de développement déterminants qui transforment le droit matriarchal en droit patriarchal obligeait à reconnaître que non seulement la sœur de sang mais également toutes les filles du même clan étaient d'emblée objet du tabou. Sur la contradiction entre famille et clan, cf. mes développements dans "L'irruption de la morale sexuelle."

lui. L'harmonie règne dans la mesure où les besoins sont partiellement satisfaits. Mais, dans la plupart des cas, une contradiction surgit entre les besoins pulsionnels et l'ordre social dont, comme nous l'avons dit, la famille (plus tard l'école) est le représentant. Cette contradiction aboutit à un conflit, point d'origine de modifications ; et comme l'individu est l'adversaire le plus faible, ces modifications surviennent dans sa structure psychique. De pareils conflits résultant de contradictions qui seraient insolubles si l'enfant était doué d'une structure immuable, prennent naissance chaque jour, chaque heure même et constituent le véritable élément moteur. On parle, il est vrai, en psychanalyse, d'une disposition, de tendances au développement, etc., mais les faits révélés jusqu'à présent par le développement de la première enfance militent uniquement en faveur du développement dialectique décrit plus haut, en faveur du développement par contradictions, d'étape en étape. On distingue des phases dans le développement de la libido; on dit que la libido "traverse" ces phases de développement, mais l'observation montre que, sans frustration de la satisfaction pulsionnelle, aucune phase ne pourrait réellement succéder à la précédente. Ainsi, la frustration de la satisfaction pulsionnelle, par le conflit qu'elle engendre chez l'enfant, devient le moteur de son développement. Nous laissons de côté la partie de ce développement déterminée par l'hérédité, partie qu'on peut difficilement représenter comme telle, par exemple la disposition des zones érogènes et de l'appareil de perception. Cette partie constitue un domaine encore obscur des recherches biologiques. Le problème de la nature de sa dialectique ne se pose pas ici. Nous avons à compter avec elle, mais nous nous contentons de la formule de Freud, d'après laquelle la disposition pulsionnelle a la même part que l'expérience vécue dans le développement.38

A côté des satisfactions, les frustrations pulsionnelles jouent un rôle de premier plan en tant que facteurs de développement. La contradiction entre le moi-pulsion et le monde extérieur finit par devenir une contradiction interne : sous l'influence justement du monde extérieur commence à se développer dans l'appareil psychique un organe d'inhibition, le surmoi. Ce qui était primitivement la crainte du châtiment devient entrave morale. Le conflit entre la pulsion et le monde extérieur devient conflit entre le moi-pulsion et le surmoi. Nous n'oublions cependant pas que tous deux sont de nature matérielle, le premier étant alimenté organiquement, le second étant en dernière analyse édifié dans le moi dans l'intérêt de l'autoconservation. La pulsion d'autoconservation (narcissisme) limite la pulsion sexuelle et l'agressivité. Ainsi, deux besoins fondamentaux qui, primitivement — chez le nourrisson et plus tard encore dans nombre de situations — ne font

<sup>[1934] (38)</sup> Cette formulation également a besoin d'être profondément corrigée. L'économie sexuelle remplace la conception de la nature absolue de la disposition pulsionnelle par une autre, à savoir que premièrement la disposition ne saurait être donnée que dans des différences de la production d'énergie physiologique-biologique, que deuxièmement les différences ne se manifestent comme "disposition héréditaire" que lorsque le développement crée les conditions dans ce sens. Ce qui veut dire que la même chose qui dans un cas s'impose comme "disposition" à la névrose, dans l'autre cas ne se manifeste pas comme tel. Les lacunes dans notre connaissance concrète de ces processus déterminent également l'imprécision des formules théoriques. On trouvera un premier essai de présentation dans l' "L'irruption de la morale sexuelle". Il est vraisemblable que la future science matérialiste-dialectique ne reprendra pas beaucoup de choses de la science actuelle de l'hérédité qui est une génératrice de premier rang pour la conception bourgeoise de la culture dans son ensemble. Elle repose pour l'essentiel sur des jugements de valeur moraux et n'a que peu d'éléments scientifiques à exhiber. Elle a culminé jusqu'à nos jours chez Hitler dans sa "théorie" mégalomane des races.

qu'un, entrent en opposition et, de conflit en conflit, impulsent le développement, et cela non pas à l'occasion, mais à cause précisément de la contrainte sociale.<sup>39</sup> Si les conflits intérieurs et extérieurs déterminent d'une façon tout à fait générale le développement, l'existence sociale emplit de ses représentations et contenus actuels aussi bien les buts pulsionnels que les entraves morales. La psychanalyse peut donc entièrement confirmer la thèse de Marx d'après laquelle c'est bien l'existence sociale qui détermine la "conscience", c'est-à-dire les représentations, buts et pulsions, idéologies morales, etc., et non le contraire. Elle donne à cette thèse un contenu concret en ce qui concerne le développement infantile. Cela n'exclut pas néanmoins que l'intensité des besoins (conditionnée somatiquement), de même que des différences qualitatives dans le développement sont déterminées par l'appareil pulsionnel. Il n'y a pas là "déviation idéaliste" - reproche que m'ont adressé plusieurs marxistes – mais accord complet avec la thèse de Marx d'après laquelle les hommes font leur propre histoire, mais seulement d.ns des conditions déterminées et avec au départ des présupposés déterminés, de nature sociale. 40 Dans une lettre, Engels proteste contre cette idée que la production et la reproduction de la vie réelle constituent le seul facteur déterminant du développement des idéologies. Elles constituent ce facteur déterminant, mais seulement en dernière instance. 41

Traduite en sociologie, la thèse capitale de Freud — celle de la signification du complexe d'Œdipe pour le développement de l'individu — signifie tout simplement que

<sup>[1934] (39)</sup> C'est ici que se pose la question de savoir comment les contradictions internes, qui produisent le conflit psychique interne, dérivent du conflit primordial entre le moi et le monde extérieur et comment ensuite elles s'autonomisent. Cette question centrale de la nature de la "loi de développement dialectique" a surgi il y a peu de temps seulement quand l'intérêt s'est porté sur le problème de la formation du caractère; dans quelle mesure ce problème a déjà été appréhendé concrètement chez Hegel ou chez Marx, je suis dans l'incapacité d'en juger; je préfère aborder sans prétentions ce nouveau domaine que représente la dialectique dans le psychisme pour en tirer cette loi; chez Marx la question de savoir comment on en vient à la formation de la contradiction interne m'a semblée sans réponse. Mais il se peut qu'à l'époque où j'étudiais la philosophie de Marx je n'aie pas été branché sur la conception de ce problème et que donc je ne l'ai pas vu.

<sup>[1934] (40)</sup> Le marxisme économiste d'aujourd'hui polémiquant au nom de *Marx* contre l'économie sexuelle, j'apporte une citation qui montre l'estimation que *Marx* faisait des besoins comme base de la production et de la société; tout en faisant cela, il est évident pour moi qu'aujourd'hui en matière de controverses scientifiques ce ne sont pas des constatations concrètes mais la politique de prestige qui coutume d'emporter la décision et que les citations ne sont d'aucune utilité.

<sup>&</sup>quot;Les individus sont toujours et en toutes circonstances "partis d'eux-mêmes", mais ils n'étaient pas uniques au sens qu'ils ne pouvaient se passer d'avoir des relations entre eux; au contraire, leurs besoins, leur nature par conséquent, et la manière de les satisfaire les rendaient dépendants les uns des autres (rapport entre les sexes, échanges, division du travail): aussi était-il inévitable que des rapports (Verhältnisse) s'établissent entre eux. En outre, ils entraient en rapport (Verkehr), non comme de purs mois, mais comme des individus arrivés à un stade déterminé du développement de leurs forces productives et de leurs besoins, et ce commerce déterminait à son tour la production et les besoins; aussi était-ce précisément le comportement (Verhalten) individuel, personnel des individus, leur comportement réciproque en tant qu'individus, qui créa les rapports (Verhältnisse) existants et continue tous les jours de les créer. Ils entraient en rapport (Verkehr) les uns avec les autres, étant ce qu'ils étaient, ils partaient "d'eux-mêmes" comme ils étaient, indépendamment de leur "conception de la vie". Cette "conception de la vie, et même la conception aberrante qui est celle des philosophes, ne pouvait évidemment, dans tous les cas, n'être déterminée que par leur vie réelle."

<sup>[</sup>Idéologie Allemande, Editions Sociales, page 481.

<sup>(41) &</sup>quot;Si maintenant l'on tourne la chose en présentant le facteur économique comme le seul déterminant, on arrive à faire de cette phrase une phrase abstraite, absurde, qui ne signifie rien." (Engels).

l'existence sociale détermine ce développement. Les dispositions et les pulsions humaines, formes vides prêtes à recevoir des contenus sociaux, passent par les destinées (sociales) des rapports avec le père, la mère, les maîtres et alors seulement acquièrent leur forme et leur contenu définitifs.

Le dialectique du développement psychique n'apparaît pas seulement dans le fait qu'un conflit est susceptible, selon le rapport de forces des contradictions en présence, de donner lieu à des résultats opposés, mais l'expérience clinique démontre également que les traits de caractère peuvent, dans des conflits donnés, se transformer en leur contraire direct, présent déjà en germe dans la première solution du conflit. Un enfant cruel peut devenir l'adulte le plus sensible, non sans qu'une analyse pénétrante ne décèle la vieille cruauté dans sa sensibilité. L'enfant le plus malpropre peut, devenu grand, être un maniaque de la propreté; le curieux deviendra le plus scrupuleux des discrets. La sensualité se transforme facilement en ascétisme. Plus une propriété se manifeste avec intensité et plus facilement elle se change en son contraire dans des circonstances données (formation réactionnelle).

Mais au cours du développement, l'ancien ne disparaît pas tout à fait en se transformant. Tandis qu'une partie de la qualité se métamorphose pour donner lieu à la qualité contraire, l'autre partie demeure intacte, non sans subir avec le temps des modifications morphologiques, dues aux changements de toute la personnalité. La notion freudienne de répétition joue un grand rôle dans la psychologie du développement psychique et apparaît comme parfaitement dialectique à un examen approfondi. 42 Dans ce qui a été reproduit, nous trouvons ce qui est ancien et ce qui est entièrement nouveau, l'ancien drapé dans un nouvel habit ou dans une nouvelle fonction. Nous l'avons déjà vu dans le symptôme. Il en est de même dans la sublimation. Prenons un enfant qui jouait volontiers avec les excréments, qui a aimé plus tard édifier des châteaux avec du sable humide et qui, devenu adulte, finit par manifester un sérieux penchant pour la construction; dans les trois phases, on retrouve l'ancien, et pourtant sous une forme et avec une fonction différente. Un autre exemple nous est fourni par l'histoire du chirurgien ou du gynécologue ; le premier sublime son sadisme en opérant, le second son plaisir infantile visuel et tactile. L'appréciation de l'exactitude de ces faits ne peut être que l'œuvre de la critique empirique et nullement de la critique méthodologique. Qui n'a pas analysé un chirurgien n'a pas le droit de nier cette affirmation. Mais, du point de vue méthodologique, on peut formuler une sérieuse objection : à savoir que l'activité humaine dépend des conditions économiques d'existence. Or la psychanalyse prétend seulement que telle ou telle de ces forces joue un rôle dans l'activité. 43 A côté de cette impulsion subjective, la forme de sublimation est, cela va sans dire, entièrement déterminée par les conditions économiques ; c'est avant tout, en effet, la position économique d'un individu qui lui fera sublimer son sadisme comme boucher, comme chirurgien ou comme détective. Une telle sublimation peut également devenir impossible pour des raisons sociales ; d'où mécontentement à l'égard de la profession imposée

<sup>[1934] (42)</sup> La théorie de la compulsion de répétition au-delà du principe de plaisir s'est avérée depuis comme étant une hypothèse qui serait apparue tout spécialement dans le but de désexualiser le procès psychique. On trouvera sa réfutation clinique détaillée dans le chapitre "Le caractère masochiste" dans "Analyse du caractère". La répétition n'est dialectique, au sens formulé plus haut, qu'à l'intérieur du principe plaisir-déplaisir qui, dans un intérêt heuristique pour commencer, ne doit pas subir de limitation si l'on ne veut pas à nouveau ouvrir toute grande la porte au déferlement de la métaphysique.

par les conditions sociales. Il faut également demander comment le caractère rationnel indéniable de l'activité se concilie avec son sens irrationnel tout aussi indéniable. C'est pour gagner sa vie, donc pour des raisons économiques, rationnelles, que le peintre peint, que l'ingénieur construit, que le chirurgien opère et que le gynécologue examine. En outre, le travail est un facteur social, donc parfaitement rationnel. Comment cela peut-il se concilier avec l'explication psychanalytique d'après laquelle l'individu, dans son travail, sublime une pulsion, qu'il satisfait ainsi? Maints analystes n'apprécient pas à sa juste valeur le caractère rationnel de l'activité humaine. On rencontre chez eux une conception philosophique qui ne veut voir dans les produits de l'activité humaine que les projections et les satisfactions de pulsions. En revanche, un autre analyste a fait remarquer ironiquement qu'un avion était certes un symbole pénien, mais qu'il pouvait tout de même servir à voler de Berlin à Vienne.

Le problème des rapports entre le rationnel et l'irrationnel 45 se pose également dans un autre ordre de faits. Le travail de la terre à l'aide d'instruments aratoires ainsi que l'ensemencement visent, pour la société comme pour l'individu, à la production d'aliments. Mais ces actes revêtent également le sens symbolique d'un inceste avec la mère ("la terre, mère nourricière"). Le rationnel attire le symbolique, s'emplit de sens symbolique. Le rapport de l'activité rationnelle avec le sens irrationnel symbolique qu'elle possède apparaît dans une matière quelconque, plantation d'un germe et production d'un fruit par la matière ainsi travaillée. De la sorte, le symbolisme est justifié. Le fait que la mère doit, comme la terre, porter ses fruits après avoir été travaillée à l'aide d'un instrument (symbole pénien) montre que ce qui semblait dépourvu de sens en possède, que tout le symbolisme s'appuie sur un fond réel. Nombre de peuplades primitives érigent des représentations de phallus — sortilèges de fécondité — sur les champs qu'ils ont ensemencés, et cet acte magique, objectivement inutile, éclaire un certain aspect des rapports entre le rationnel et l'irrationnel : il s'agit ici d'une tentative magique faite en vue de mieux atteindre un objectif déterminé, en mettant en œuvre des

<sup>[1934] (43)</sup> J'avais, en son temps, porté un jugement trop favorable sur la position de la psychanalyse à l'égard de ses propres conceptions fondamentales. Que les contenus de l'activité psychique soient des formations (Gebilde) rationnelles du monde extérieur et que seuls les investissements d'énergie proviennent du monde intérieur, aucun analyste non marxiste ne le concédera. Ceci se voit au fait que par exemple on explique avec sérieux le capitalisme à partir de la vie pulsionnelle. Mais nous ne méconnaissons pas ici le problème important qui n'a pas encore été élucidé, à savoir comment l'appareil psychique énergétique s'y prend pour donner aux excitations du monde extérieur qui l'atteignent la forme (gestalten) de représentations du monde extérieur qui peuvent ensuite se reproduire indépendamment des excitations extérieures. Ce problème se situe au même niveau que celui de la naissance de la contradiction interne. C'est en même temps sans conteste le problème même de la naissance de la conscience. Dans ce domaine il n'existe même pas d'éléments rudimentaires utilisables pour une solution satisfaisante.

<sup>[1934] (44)</sup> On le trouve chez Freud lui-même seulement dans certains éléments peu soulignés, comme par exemple dans la conception de la découverte du feu ; ces éléments d'une conception du monde idéaliste, qui chez Freud disparaissent face à ses découvertes et à ses théories matérialistes, ont été particulièrement mises en avant et développées jusqu'à en faire des conceptions grotesques par des analystes à la pensée métaphysique et éthique.

<sup>(45) &</sup>quot;Rationnel" est pris ici dans le sens d'opportun, utile; "irrationnel" dans le sens d'inopportun, inutile.

moyens irrationnels. L'acte rationnel, en l'occurrence labours et semailles, n'en est pas pour cela délaissé. Et le rapport sexuel qui apparaît irrationnellement dans l'agriculture comme un élément symbolique est en soi sensé et utile ; il sert à la satisfaction du besoin sexuel, comme l'acte de semer sert à l'autoconservation. Une fois encore, nous voyons qu'il n'est pas de contradictions absolues et que la contradiction entre le rationnel et l'irrationnel se résout aussi d'une façon dialectique.

Le fait dialectique qu'il existe de l'irrationnel dans le rationnel et réciproquement doit être considéré de plus près. L'expérience psychanalytique concernant des faits cliniques particuliers permet de fournir une réponse à ce propos. Elle enseigne que les activités humaines socialement utiles peuvent acquérir un sens symbolique, mais ne l'acquièrent pas obligatoirement. Il en est ainsi dans le rêve, par exemple, lorsque y surgit un couteau ou un arbre : ce peut être un symbole pénien, mais ce n'en est pas nécessairement un, le sujet pouvant avoir pensé à un couteau ou à un arbre réels. Et lorsqu'il apparaît dans le rêve comme symbole, le sens rationnel n'en est nullement exclu : en effet, si l'on cherche à savoir par l'analyse pourquoi le pénis a été représenté justement par un couteau ou par un arbre, au lieu de l'être par un bâton ou un autre objet, on trouve dans maints cas une explication rationnelle. C'est ainsi qu'une nymphomane se masturbait avec un couteau, lequel symbolisait sans conteste un pénis. Mais le choix du couteau avait été déterminé par le fait que sa mère lui avait un jour lancé un couteau qui l'avait blessée. Dans la masturbation prédominait cette idée qu'avec le couteau elle devait se détruire. Cet agissement, devenu plus tard irrationnel, était primitivement tout à fait rationnel : elle servait à la satisfaction sexuelle. A la lumière de ces exemples, que nous pourrions multiplier à l'infini, on voit que tous les actes qui paraissent irrationnels au moment de l'examen ont eu à un moment donné une fonction rationnelle. Tout symptôme, en lui-même irrationnel, possède un sens et un but quand l'analyse sait le rapporter à son origine. Le résultat de cette conception est que toute l'action infantile pulsionnelle répondant à la tendance rationnelle au plaisir devient action irrationnelle lorsqu'elle a subi un refoulement ou un sort analogue. L'élément primitif est donc le rationnel.

Prenons par exemple la construction mécanique ; nous y trouvons des éléments irrationnels, comme la satisfaction symbolique d'un désir inconscient. 46 Cela veut dire que, dans la sublimation, une force pulsionnelle ayant déjà aspiré rationnellement dans l'enfance à la satisfaction s'est trouvée détournée de son but primitif par l'éducation et s'est orientée dans une autre direction. Mais l'aspiration est devenue irrationnelle au moment où le sujet a réellement renoncé au but primitif, tout en continuant à tendre vers lui dans son imagination. Si la pulsion trouve dans la sublimation un objectif nouveau, l'ancienne aspiration devenue irrationnelle se confond avec la nouvelle action rationnelle et apparaît ainsi comme sa justification irrationnelle. C'est ce que démontre schématiquement la pusion sexuelle de savoir qui se manifeste plus tard dans l'activité du gynécologue par exemple.

Première phase : la pulsion sexuelle de savoir est rationnellement orientée vers l'observation du corps et des organes génitaux. But rationnel : satisfaction du désir de savoir.

<sup>(46)</sup> De nouveau pour l'ingénieur isolé. (Ces notes seraient superflues - j'ai nettement souligné en effet dans le premier chapitre que l'objet de la psychanalyse était l'individu - si de parcilles thèses n'étaient souvent mal comprises et rapportées à la collectivité.)

Deuxième phase : Frustration de l'activité directe : la pulsion perd sa satisfaction, l'aspiration devient irrationnelle en regard de l'existence sociale actuelle.

Troisième phase: la pulsion trouve une nouvelle forme d'activité qui présente une analogie de contenu avec la première. Le sujet devient médecin et contemple à nouveau des corps et des organes génitaux, comme autrefois étant enfant. Il fait donc la même chose et cependant quelque chose de différent; dans la mesure où son activité se rapporte à la situation infantile, elle est, dans la situation actuelle, inutile et irrationnelle; dans la mesure où elle se rapporte à sa fonction sociale actuelle, elle a un sens.

Cela signifie donc que la fonction sociale décide du caractère irrationnel ou rationnel d'une activité; de même la transformation du caractère d'une activité, passant du rationnel à l'irrationnel et vice versa, dépend de la position sociale de l'individu au moment donné. La même façon d'agir du médecin, dépourvue de sens dans son cabinet de consultation, prend un sens dans sa vie privée, par exemple dans l'acte sexuel; et ce qui avait un sens dans son cabinet perd ce caractère rationnel dans la même situation privée.

Mais ces considérations autorisent à admettre que la psychanalyse, grâce à sa méthode qui lui permet de découvrir les racines pulsionnelles de l'activité sociale de l'individu – et grâce à sa théorie dialectique des pulsions, est appelée à éclairer dans le détail les répercussions psychiques, dans l'individu, des forces productives, c'est-à-dire à expliquer la formation des idéologies "dans la tête humaine". Entre ces deux extrêmes : la structure économique de la société et la superstructure idéologique, dont la conception matérialiste de l'histoire a défini dans l'ensemble les relations causales, la conception psychanalytique de la psychologie de l'homme social insère une série de chaînons intermédiaires. Elle peut montrer que la structure économique de la société ne se transforme pas directement en idéologies "dans la tête humaine"; le besoin de nourriture en effet - dont les formes d'expression dépendent des conditions économiques - agit en les modifiant sur les fonctions de l'énergie sexuelle, beaucoup plus plastique, et cette réaction sociale sur les besoins sexuels, qu'elle limite dans leurs buts, transmet sans cesse, sous forme de libido sublimée, de nouvelles forces productives dans le procès de travail social : en partie directement, sous forme de force de travail, en partie indirectement, sous forme de résultats hautement développés de la sublimation sexuelle, tels que la religion, la morale en général, la morale sexuelle en particulier, la science, etc.; par là, la psychanalyse s'insère rationnellement dans la conception matérialiste de l'histoire en un point tout à fait déterminé : au point où commencent les problèmes psychologiques, ces problèmes évoqués par Marx dans la phrase où il dit que le mode d'existence matérielle se transforme en idées dans le cerveau humain. Le processus de la libido dans le développement social est par conséquent secondaire ; il dépend de ce développement social, tout en y intervenant d'une façon décisive, la libido sublimée devenant, comme force de travail, force productive.<sup>47</sup>

<sup>[1934] (47)</sup> Le paragraphe ci-dessus est à conserver pour l'essentiel, mais en fonction de l'état actuel du savoir il est très primitif et très imprécis. Que la force productive "force de travail" constitue dans son noyau énergétique un problème de l'économie sexuelle de l'homme, c'est-à-dire des destins que la libido connaît dans son développement, cela n'est plus à mettre en doute. Que les marxistes économistes semblent y voir une insulte au travail, quand ils rejettent avec véhémence cette possibilité, que par là ils cessent d'être marxistes, cela non plus ne peut être davantage mis en doute. Néanmoins il faut dire que nous savons encore peu de choses sur la configuration structurelle et dynamique de la force de travail, bien que ce problème représente le problème modal de la révolution culturelle socialiste et de ce qu'on appelle la "planification de l'homme" qui doit suivre la planification de l'économie, si celle-ci veut s'ancrer dans la structure.

Mais si le processus de la libido 48 est l'élément secondaire, alors il faut se demander quel est le sens historique du complexe d'Œdipe. On a vu que la psychanalyse conçoit d'une façon dialectique, bien qu'inconsciemment, tous les processus mentaux ; seul le complexe d'Œdipe paraît être dans sa théorie un îlot fixe au milieu de phénomènes mouvants. Il peut y avoir à cela deux raisons. Est-ce le complexe d'Œdipe qui est conçu d'une façon non historique, comme quelque chose d'immuable, comme une donnée fixe dans la nature humaine? Ou n'est-ce pas plutôt la forme familiale, base du complexe d'Œdipe actuel, qui se maintient relativement fixe depuis des siècles? Jones 49 semble admettre la première hypothèse. Dans une discussion avec Malinovski 50 sur le complexe d'Œdipe dans les sociétés matriarcales, il affirme que ce complexe est le "fons et origo" de tout. Cette conception est sans conteste fausse, car présenter les rapports de l'enfant avec le père et la mère, rapports de découverte contemporaine, comme éternels, identiques dans toutes les sociétés, c'est admettre que le mode d'existence sociale est invariable. Supposer éternel le complexe d'Œdipe, ce serait croire que la forme familiale qui le fonde est absolue et immuable, et cela équivaudrait à penser que, par nature, l'humanité est constituée telle qu'elle nous apparaît aujourd'hui. L'hypothèse du complexe d'Œdipe vaut pour toutes les sociétés patriarcales ; mais d'après les recherches de Malinovski, les relations entre enfants et parents sont si différentes dans les sociétés matriarcales qu'il ne peut guère être question du complexe d'Œdipe dans ces sociétés. Pour cet auteur, le complexe d'Œdipe est un fait socialement déterminé, dont la forme se modifie avec la structure sociale. Dans une société socialiste, le complexe d'Œdipe doit disparaître, parce que sa base sociale, la famille patriarcale, perd sa raison d'être et disparaît. Et l'éducation collective des enfants est tellement défavorable au développement des positions psychiques telles qu'elles se manifestent aujourd'hui dans la famille, les relations des enfants entre eux et avec les éducateurs tellement multiples et mobiles que la notion de "complexe d'Œdipe" - signifiant qu'on convoite sa mère et qu'on veut tuer son père, le rival - perd son sens. Il s'agit de s'entendre sur les définitions et de savoir si l'on appellera "complexe d'Œdipe" l'inceste réel, tel qu'il existait dans les temps primitifs, ou si l'on réservera cette expression au désir d'inceste refusé et à la rivalité avec le père réel. Cela signifie seulement qu'une des thèses fondamentales de la psychanalyse verra sa validité se restreindre à des formes sociales déterminées. Cela signifie en même temps que le complexe d'Œdipe se trouve caractérisé comme un fait conditionné, dans sa forme au moins, socialement et, en dernière analyse, économiquement. Etant donné les divergences des ethnologues, il est actuellement encore impossible de résoudre le problème de l'origine du refoulement sexuel. 51 Freud qui, dans Totem et Tabou, s'appuie sur la théorie darwinienne de la horde primitive, fait du complexe d'Œdipe la cause du refoulement sexuel. Mais l'observation de la société matriarcale n'y trouve manifestement pas son

<sup>[1934] (48)</sup> L'accent est ici sur "processus". Il va de soi que l'énergie vitale sexuelle en tant que force motrice (*Triebkraft*) vivante existe avant toute production.

<sup>(49)</sup> Imago, 1928.

<sup>(50)</sup> La Sexualité et sa répression dans les sociétés primitives, Payot, Paris.

<sup>[1934] (51)</sup> Depuis nous avons pu mettre sur pied une conception utilisable de l'origine sociale du refoulement sexuel. Cf. "L'irruption...".

compte. Du point de vue des recherches de Bachofen-Morgan-Engels, des possibilités s'offrent de concevoir le complexe d'Œdipe et la forme familiale qui est à sa base comme une conséquence du refoulement sexuel qui est apparu un jour. Quoi qu'il en soit, la psychanalyse se priverait certainement de nouvelles possibilités d'investigation dans le domaine social et pédagogique si elle voulait nier pour le complexe d'Œdipe la dialectique qu'elle a elle-même mise en évidence dans la vie mentale. 52

## IV. LA POSITION SOCIOLOGIQUE DE LA PSYCHANALYSE

Si nous prenons maintenant la psychanalyse comme objet de considérations sociologiques, nous nous heurtons aux questions suivantes :

- 1. A quels faits sociologiques la psychanalyse doit-elle sa naissance? Quelle est sa signification sociologique?
  - 2. Quelle est sa place dans la société actuelle ?
  - 3. Quelle est sa tâche dans le socialisme?

Répondons à ces questions :

1. Comme tout autre phénomène social, la psychanalyse est liée à une étape donnée du développement social ; elle aussi trouve sa condition d'existence dans un niveau déterminé des rapports de production. Elle est comme le marxisme un produit de l'ère capitaliste; mais elle n'est pas liée aussi directement que lui à la base économique de la société ; cependant les liens indirects qui l'y rattachent peuvent être mis clairement en évidence : elle est une réaction aux conditions culturelles et morales dans lesquelles vit l'homme social. Il s'agit avant tout ici des conditions sexuelles telles qu'elles résultent des idéologies religieuses. La révolution bourgeoise du XIXe siècle balaya en grande partie le mode de production féodal et opposa ses idées libérales à la religion et à ses lois morales. Mais la rupture avec la morale religieuse se préparait déjà (en France par exemple) dès l'époque de la révolution française ; la bourgeoisie semblait porter en elle le germe d'une morale, particulièrement d'une morale sexuelle, opposée à celle de l'Eglise. Mais, son pouvoir et l'économie capitaliste une fois consolidés, la bourgeoisie devint réactionnaire, se réconcilia avec la religion, dont elle avait besoin pour maintenir dans l'oppression le prolétariat apparu entre-temps, et reprit même, sous une forme quelque peu modifiée, mais au fond intacte, la morale sexuelle de l'Eglise. La condamnation de la sensualité, la monogamie, la chasteté de la jeune fille et, par suite, l'éclatement de la sexualité masculine eurent dès lors un nouveau sens économique, capitaliste cette fois. La bourgeoisie, qui avait renversé le féodalisme, reprit en grande partie les habitudes de vie et les besoins culturels de la féodalité ; elle dut également se délimiter du "peuple" par des lois morales propres, restreignant ainsi de plus

<sup>[1934] (52)</sup> Cette crainte s'est avérée depuis tout à fait fondée. La pédagogie psychanalystique est entravée dans son développement par deux barrières constituées par la conception du monde des analystes bourgeois; premièrement par le refus de considérer la contradiction entre la suppression du refoulement sexuel et l'inhibition bourgeoise de la sexualité chez l'enfant et l'adolescent; deuxièmement par la conception biologique du conflit enfant-parents.

en plus les besoins sexuels. Dans la classe bourgeoise, pour des raisons économiques, la liberté sexuelle est étouffée complètement jusqu'au mariage, et la jeunesse masculine recherche la satisfaction auprès des femmes et des jeunes filles du prolétariat. Par là, et du fait de la contradiction idéologique de classes, l'exigence de chasteté pour la jeune fille bourgeoise se renforce; ainsi la morale sexuelle double est réapparue sur une base capitaliste. Cette morale décompose la sexualité de l'homme et détruit celle de la femme, de la femme qui, en vertu même de son évolution, reste "chaste" intérieurement dans le mariage, c'est-à-dire froide, inattirante, voire repoussante; ce qui renforce à nouveau la morale double, l'homme continuant à chercher la satisfaction auprès de la femme prolétaire, qu'il méprise par sentiment de classe, en même temps qu'il est obligé de garder les apparences d'une "moralité" irréprochable ; intérieurement, il se révolte contre son épouse, mais, extérieurement, il fait étalage de sentiments exactement contraires et inculque son idéologie à son fils et à sa fille. Mais le refoulement, l'avilissement sexuel durable devient dialectiquement un élément destructeur de l'institution conjugale et de l'idéologie de la . morale sexuelle. C'est d'abord la première étape de l'effondrement de la morale bourgeoise: les affections mentales se multiplient. La science officielle, elle-même prise dans le refoulement sexuel, méprise la sexualité comme objet d'investigation et laisse tomber un regard dédaigneux sur les auteurs que ces questions brûlantes absorbent de plus en plus intensément. Des affections mentales, de l'hystérie et de la nervosité générale, en augmentation continue, elle fait purement et simplement des "chimères", le résultat du "surmenage". A la fin du XIXe siècle, une réaction se dessine contre la science empêtrée dans ses entraves morales, et c'est la deuxième phase, la phase scientifique du déclin de la morale bourgeoise. Du sein même de la classe bourgeoise surgit un savant pour affirmer que la nervosité moderne est la conséquence de la morale sexuelle culturelle 53 et que les névroses en général dans leur essence spécifique, reposent sur une restriction sexuelle excessive. Ce savant, Freud, est honni, mis au ban de la science, traité comme un charlatan. Mais il maintient ses positions et, pendant des dizaines d'années, reste seul. A cette époque naît la psychanalyse, objet de dégoût et d'horreur non seulement pour la science, mais pour tout le monde bourgeois, car elle porte atteinte aux racines du refoulement sexuel, qui est un des piliers de nombreuses idéologies conservatrices (religion, morale, etc).<sup>54</sup> Elle fait son apparition dans la vie sociale au moment où, dans le camp bourgeois même, se révèlent

<sup>(53)</sup> Freud: la Morale sexuelle "culturelle" et la nervosité moderne, ainsi que ses travaux sur la théorie des névroses.

<sup>[1934] (54)</sup> Ce point de vue a été accepté par Freud lui-même uniquement pour la religion, mais non pour la morale. Freud a réduit les résistances qu'il a rencontrées aux complexes et aux refoulements infantiles de ceux qui les lui opposaient. C'est exact, mais c'est ce qu'il y a de moins important. Ceux qui ont combattu ou combattent le plus les théories freudiennes de l'inconscient, du développement sexuel infantile, etc., agissent tout à fait inconsciemment comme des organes d'exécution d'intérêts sociaux réactionnaires, même si ce sont des marxistes. La répression sexuelle est au service de la domination de classes. Celle-ci s'est reproduite idéologiquement et structurellement chez les dominés, sous cette forme elle constitue le pouvoir le plus fort, encore inconnu, de toute sorte de répression. La société bourgeoise s'est tournée contre Freud parce qu'il semblait menacer à l'extrême l'existence de son appareil idéologique. Freud lui-même n'a jamais reconnu cette raison, et même il n'affectionnait pas particulièrement sa découverte. L'économie sexuelle continue la fonction de la psychanalyse du point de vue social, là où elle est rejetée par les représentants de la psychanalyse.

les indices d'un mouvement révolutionnaire contre ces idéologies. La jeunesse bourgeoise proteste contre la maison paternelle et crée son propre "mouvement de la jeunesse", dont le sens déguisé est l'aspiration à la liberté sexuelle. Mais, ne s'étant pas rallié au prolétariat, ce mouvement devient insignifiant et disparaît après avoir atteint partiellement ses objectifs. Les journaux bourgeois libéraux attaquaient à nouveau avec plus de violence la tutelle de l'église. La littérature bourgeoise commençait à adopter des points de vue de plus en plus larges sur les questions morales. Tous ces phénomènes, qui précédèrent ou accompagnèrent l'apparition de la psychanalyse, s'atténuèrent. C'est qu'en effet, dès que les choses deviennent sérieuses, personne n'ose plus aller jusqu'au fond du problème et tirer les conclusions qui s'imposent. L'intérêt économique prime et provoque même une alliance entre le libéralisme bourgeois et l'Eglise.

Sociologiquement, le marxisme était l'expression d'une prise de conscience des lois économiques, de l'exploitation d'une majorité par une minorité ; de même la psychanalyse était l'expression d'une prise de conscience de la répression sexuelle sociale. C'est là, au point de vue social, le sens fondamental de la psychanalyse freudienne. Il existe pourtant une différence essentielle. Alors qu'une classe exploite et que l'autre est exploitée, le refoulement sexuel est un phénomène qui englobe les deux classes. Historiquement, du point de vue de l'histoire de l'humanité, le refoulement est même plus ancien que l'exploitation d'une classe par une autre. Mais il n'est pas quantitativement égal dans les deux classes. Dans les débuts du capitalisme, il n'y a pour ainsi dire pas eu de limitation ou de refoulement de la sexualité dans le prolétariat, à en juger d'après le Capital, de Marx, et la Situation des classes laborieuses en Angleterre, d'Engels. 55 La forme sexuelle 1u prolétariat était seulement caractérisée et influencée par sa situation sociale lamentable – on peut d'ailleurs en dire autant aujourd'hui encore du lumpen-prolétariat. Mais au cours du développement capitaliste, quand la classe dominante, dans la mesure où l'exigeaient son existence et ses intérêts propres, se mit à prendre des mesures sociales, commença un embourgeoisement idéologique continu du prolétariat. Le refoulement sexuel déplaça ses effets sur le prolétariat également, sans toutefois y prendre des proportions aussi considérables que dans la petite bourgeoisie, toujours plus royaliste que le roi et qui observe l'idéal moral de son modèle, la grande bourgeoisie, plus scrupuleusement que ne le fait cette dernière - qui, en son for intérieur, a déjà rejeté depuis longtemps cette morale.

Le sort de la psychanalyse dans la société bourgeoise est donc lié à l'attitude de la bourgeoisie envers le refoulement sexuel et sa suppression.

2. La question qui se pose est la suivante : La bourgeoisie peut-elle supporter la psychanalyse sans en subir préjudice à la longue, naturellement, en supposant que les connaissances et les formules psychanalytiques ne se liquéfient pas et ne perdent pas peu à peu toute leur signification ?

Le créateur même de la psychanalyse n'a prédit rien de bon pour l'avenir de cette

<sup>[1934] (55)</sup> Cette formulation a besoin d'être corrigée. Le refoulement sexuel n'était pas absent dans le prolétariat, mais simplement, du fait de la situation sociale différente, il existait sous une forme différente. Sur ce point également nous savons encore trop peu de choses. L'enfant prolétarien connaît une grande liberté sexuelle au milieu d'une répression sexuelle très sévère. Cela crée une structure particulière qui se différencie fondamentalement de la structure petite bourgeoise par exemple.

dernière. Il pensait que le monde, ne pouvant les supporter, amoindrirait sous une forme quelconque ses découvertes. Il est clair qu'il ne faisait allusion qu'à une partie de la société, à la classe bourgeoise; le prolétariat ne sait encore rien de la psychanalyse, il n'a pas encore appris à la connaître. Alors que nous ne pouvons pas encore savoir quelle sera son attitude envers la psychanalyse, une quantité suffisante d'indices nous permettent déjà d'étudier celle du monde bourgeois. 56

La signification sociale du refoulement sexuel explique pourquoi la psychanalyse n'est pas admise. Mais que fait le monde bourgeois de la psychanalyse, dans la mesure où il ne la condamne pas ? Il y a deux côtés à considérer : d'une part la science, avant tout la psychologie et la psychiatrie, de l'autre le public profane. Le doute qu'exprimait un jour *Freud*, sous une forme ironique, vaut pour l'un et pour l'autre : si l'on accepte la psychanalyse, disait-il, sera-ce pour la maintenir, ou pour la détruire ?

Lorsqu'on rencontre la psychanalyse dans les mains de ceux qui ne la connaissent pas réellement, on ne retrouve plus l'œuvre de Freud: Pour la sexualité, passe encore, mais songez aux exagérations... Et que faites-vous de l'éthique humaine? L'analyse? Très juste, mais... la synthèse n'est pas moins nécessaire. Et quand Freud se mit à édifier sa psychologie du moi sur sa théorie sexuelle, le monde scientifique poussa un immense soupir de soulagement: enfin, Freud commençait à mettre un frein à ses absurdités; enfin, la parole revenait à ce qu'il y a de "supérieur" dans l'homme, et notamment à la morale... Et il ne se passa guère de temps avant qu'on n'entendît plus parler que d'idéal du moi, la sexualité étant, selon l'expression stéréotypée, "naturellement sous-entendue". On parla d'une nouvelle ère de l'analyse, d'une Renaissance... En un mot, la psychanalyse devenait socialement admissible. 57

Non moins désolante et plus répugnante, est la situation dans le grand public. Sous la pression de la morale sexuelle bourgeoise, il s'est emparé de la psychanalyse comme d'une mode lui permettant d'assouvir sa lubricité. On analyse mutuellement ses complexes ; au salon, à l'heure du thé, on parle du symbolisme du rêve. On discute, sans la moindre compétence. On est pour ou contre l'analyse. Et l'un s'enthousiasme pour la grandiose "hypothèse", tandis que l'autre, non moins ignare, est convaincu que Freud est un charlatan et sa théorie une simple bulle de savon. "Au surplus, demande le "critique", que veut dire cette hypertrophie exclusive de la sexualité, comme s'il n'y avait rien de plus élevé ? " Et lui-même ne sait plus parler que de sexualité. En Amérique se constituent des associations et des clubs de discussion psychanalytiques ; la conjoncture est favorable, il faut qu'elle soit mise à profit : on épuise sa sexualité insatisfaite et l'on gagne en même temps beau-

<sup>[1934] (56)</sup> L'évolution depuis n'a pas permis de douter du fait que les découvertes de la psychanalyse rencontrent d'emblée chez le travailleur inculte une compréhension naturelle, à l'opposé du fonctionnaire qui a gravi les échelons; on ne peut seulement communiquer les connaissances psychanalytiques dans leur terminologie psychanalytique, il faut faire ressortir clairement les faits à partir de la vie sexuelle des masses. Le mouvement allemand Sex-Pol, qui s'est développé rapidement, a apporté la preuve de la force politique de la théorie sexuelle scientifique. Cf. sur ce point l'histoire du mouvement Sex-Pol dans la Z.f.p.P.u.S. (1934).

<sup>[1934] (57)</sup> Ceci s'est confirmé depuis d'une manière tragique par l'abandon croissant de la théorie sexuelle (Adler, Jung); cet état de fait mérite une analyse approfondie. Abandon de la théorie sexuelle également à l'intérieur de la psychanalyse.

coup d'argent au moyen d'une pratique qui ose se dénommer psychanalyse. La "psychanalyse" est devenue une bonne affaire.

Nous venons de voir où en sont les choses hors de la psychanalyse. Où en sont-elles dans la psychanalyse? Désertion sur désertion ; les chercheurs ne résistent pas à la pression du refoulement sexuel. Jung met sens dessus dessous toute la théorie psychanalytique pourtant solidement plantée sur ses pieds, pour en faire une religion où il n'est plus du tout question de sexualité. 58 De même, le refoulement sexuel conduit chez Adler à cette thèse que la sexualité n'est qu'une des manifestations de l'instinct de puissance, affirmation par laquelle il rompt avec la psychanalyse et fonde une communauté éthique. Rank, jadis un des élèves les plus doués de Freud, délaye le concept de la libido dans la psychologie du moi, arrivant ainsi à sa théorie du corps maternel et du trauma de la naissance, finissant par nier les connaissances fondamentales de la psychanalyse. Sans cesse, le refoulement sexuel joue contre la psychanalyse. Le travail édulcorant, amoindrissant, tendant au compromis, effectué par les milieux psychanalytiques eux-mêmes montre combien ces derniers sont socialement et économiquement assujettis. Depuis la parution de l'ouvrage de Freud intitulé le Moi et le Ca, on parle à peine encore de la libido et l'on cherche à ramener au moi toute la théorie des névroses ; on proclame que la découverte du sentiment inconscient de culpabilité constitue le premier exploit authentique de Freud et que maintenant seulement on arrive au fond des choses.

La tendance au compromis et à la capitulation devant la morale sexuelle bourgeoise apparaît de la façon la plus nette dans la thérapeutique des névroses, où il s'agit d'appliquer pratiquement à l'individu, dans la société capitaliste, une théorie éminemment révolutionnaire. La situation sociale du psychanalyste lui interdit d'expliquer publiquement que la morale sexuelle d'aujourd'hui, que le mariage, la famille bourgeoise, l'éducation bourgeoise ne peuvent se concilier avec la cure psychanalytique radicale des névroses. On a beau reconnaître que les conditions familiales sont désolantes, que l'entourage du malade est ordinairement le plus grand obstacle à sa guérison, on redoute — pour des raisons faciles à comprendre — de tirer de ces constatations les conclusions qu'elles appellent. On aboutit ainsi également à dénaturer le sens du principe de réalité et de l'adaptation à la réalité, en entendant par là la soumission totale aux exigences sociales qui ont engendré la névrose.

Le mode d'existence, actuellement capitaliste, de la psychanalyse l'étrangle donc à la fois du dehors et du dedans. Freud a raison : sa science décline. Mais nous ajoutons : dans la société bourgeoise. Si elle ne s'y adapte pas, la chose ne fait aucun doute ; mais si elle s'y adapte, elle subit la même mort que le marxisme aux mains des socialistes réformistes, c'est-à-dire la mort par dégénérescence, avant tout par abandon de la théorie de la libido. La science officielle, pas plus après son adaptation qu'avant, ne voudra en entendre parler,

<sup>[1934] (58)</sup> Dernièrement Jung s'est fait l'avocat du fascisme dans le camp de la psychanalyse. L'Association Psychanalytique Internationale [Internationale Psychoanalytische Vereinigung] n'a pas la moindre idée de la signification et de l'origine socio-culturelles de ces évènements. Bien plus, elle s'oppose à leur dévoilement. On peut montrer que tous les mouvements de dissidence à l'intérieur de la psychanalyse ont pour point commun de prendre leur départ dans la contradiction entre la théorie sexuelle infantile et le mode d'existence bourgeois des analystes. Qu'il s'agisse de questions de la thérapie analytique (Rank, Stekel) ou de conceptions théoriques (Adler, Jung). Cet état de fait mérite une analyse approfondie, parce qu'il dévoile comme nulle autre chose la signification sociale de la psychanalyse.

car son asservissement social lui interdit de l'accepter. Les analystes qui sont optimistes pour l'extension de la psychanalyse se trompent lourdement. Cette extension marque précisément le début de son déclin.

Comme la psychanalyse appliquée sans atténuation d'aucune sorte sape l'idéologie bourgeoise, comme en outre l'économie socialiste constitue la base d'un libre épanouissement de l'intellect et de la sexualité, la psychanalyse ne peut avoir d'avenir que dans le socialisme. 59

3. Nous avons vu que la psychanalyse ne peut pas tirer d'elle-même une conception du monde, et, par conséquent, qu'elle ne peut en remplacer aucune; mais elle entraîne une révision des valeurs; appliquée pratiquement à l'individu, elle détruit la religion, l'idéologie sexuelle bourgeoise et libère la sexualité. Or, ce sont précisément les fonctions idéologiques du marxisme. Celui-ci renverse les anciennes valeurs par la révolution économique et la conception du monde matérialiste; la psychanalyse fait ou pourrait faire de même dans le domaine psychologique. Mais, condamnée à rester socialement inefficace dans la société bourgeoise, elle ne peut atteindre à l'efficacité qu'après l'achèvement de la révolution sociale. Maints analystes croient qu'elle peut transformer le monde sur la voie de l'évolution et remplacer ainsi la révolution sociale. C'est une utopie, fondée sur une méconnaissance absolue des choses économiques et politiques. 60

L'importance sociale future de la psychanalyse semble résider dans trois domaines :

1. Dans l'exploration de l'histoire de l'humanité primitive en tant que science auxiliaire dans le cadre du matérialisme historique. L'histoire primitive, condensée dans les mythes, les coutumes folkloriques et les mœurs des peuplades primitives actuelles, n'est pas accessible, au point de vue méthodologique, à la doctrine sociologique de Marx. Ce travail ne peut devenir fécond que si les analystes reçoivent une très solide formation sociologique et économique et renoncent aux conceptions individualistes et idéalistes du développement historique.

<sup>[1934] (59)</sup> En Union Soviétique la psychanalyse n'a pas pu se développer. Elle y a rencontré les mêmes difficultés que dans les pays bourgeois, avec une seule différence, mais d'une grande importance, à savoir que les analystes individuellement occupent des fonctions importantes. Mais sur le plan social elle est restée sans développements. Cela tient très vraisemblablement au fait que les dirigeants de l'Union Soviétique n'ont pas reconnu la contradiction dans laquelle se trouve dans ce pays la révolution sexuelle et culturelle. Ce champ de problèmes est si vaste et offre une problématique si riche que l'on ne peut rien dire de plus ici, si brûlant que soit le problème. Si Staline, comme je l'ai entendu dire, a reconnu qu'à l'opposé de l'économie on ne pouvait qualifier de réussie la planification de l'homme, cela doit être avant tout attribué, — c'est ce quiressort de ce que nous savons — à l'inexistence de la restructuration sexuelle des hommes. Je sais quelle indignation cette affirmation peut soulever, mais je ne peux pas faire plus aujourd'hui que de laisser espérer un examen approfondi de ce problème qui, je l'espère, sera suffisamment mûr, dans un temps pas trop lointain, pour être présenté au public.

<sup>[1934] (60)</sup> L'idée que la psychanalyse ne saurait qu'après l'accomplissement de la révolution déployer ses effets en une force sociale, constituait une concession de courte vue au marxisme économiste d'ultra-gauche. Les expériences en Allemagne, en particulier la réaction prompte de la jeunesse de tous horizons aux premières tentatives de politique sexuelle qui consistaient à politiser la vie privée, ont appris que la dissolution par la psychologie de masses des contradictions entre les besoins sexuels et les inhibitions morales constitue pour le travail révolutionnaire un levier important, central sur le plan de la politique culturelle. Cf. la présentation de la problématique de la politique sexuelle dans "Psychologie de masse du fascisme".

- 2. Dans le domaine de l'hygiène mentale, qui ne peut se développer que sur la base d'une économie socialiste. Dans une économie ordonnée, on peut prétendre à une économie libidinale ordonnée, chose complètement impossible pour la masse à l'intérieur des formes de vie bourgeoises et accessible tout au plus à quelques individus isolés. C'est seulement dans le socialisme que la thérapeutique individuelle des névroses peut trouver un champ d'action adéquat.<sup>61</sup>
- 3. Dans le domaine de l'éducation, en tant que base psychologique de l'éducation socialiste. Etant donné sa connaissance du développement mental de l'enfant, la psychanalyse doit être considérée comme indispensable. Dans la société bourgeoise, elle est, en tant que science auxiliaire de la pédagogie, condamnée à la stérilité, sinon à pire. Dans cette société, on ne peut éduquer l'enfant autrement que pour cette société ; éduquer en vue d'une autre société, c'est se livrer à une modification illusoire tant que subsiste le régime ; aussi, avant la révolution, la pédagogie psychanalytique ne peut-elle être appliquée que dans le sens de la société bourgeoise. Mais les pédagogues psychanalytiques qui entreprennent de modifier cette société sont menacés du sort du prêtre qui, rendant visite à un agent d'assurance athée sur le point de mourir, le quitta sans l'avoir converti, mais non sans avoir signé lui-même une police. La société est plus forte que les aspirations de quelques-uns de ses membres isolés.

<sup>[1934] (61)</sup> Dans ces dernières années, l'exploration de la formation de la structure humaine a pris une importance toujours plus grande. Sans elle il est impossible d'avoir une conception scientifique sérieuse de la prophylaxie des névroses, du déracinement du sentiment religieux, d'un façonnement planifié de la force productive, force de travail, ni de maîtriser consciemment l'ancrage structurel du système économique socialiste.